

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique

à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 711 — 26 Nov. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Le sergent Hoff. — Le Bulletin de la guerre. — Lettre d'un mobile breton. — Paris à table, par Charles Monselet. —

Mémoires de la République, par Lorédan Larchey. — Les Confidences d'un pigeon voyageur, par Pierre Véron. — Prophétie. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale.

GRAVURES : Les pièces de marine de la batterie de Saint-

Ouen. — Le sergent Hoff. — Un concert de mobiles à Bagatelle. — Le général Trochu aux avant-postes de la presqu'île de Gennevilliers. — Une revue sur la place d'Armes. — Intérieur d'une cantine nationale. — Promenades militaires de la garde nationale. — Le caporal de pose. — L'histoire de 1870.



DÉFENSE DE PARIS. — Les pièces de marine de la batterie de Saint-Ouen. (Dessin de M. Edmond Morin d'après M. de Montaut.)

COURRIER DE PARIS

Nous avons ici un certain nombre d'officiers qu'on désigne volontiers sous le nom de *réchappés de Sedan*, qui pourraient écrire de curieuses impressions sur les journées du 31 août et du 1^{er} octobre.

Le général Ducrot est d'abord un de ceux-là ; on sait qu'il s'est échappé, déguisé en paysan.

Le général Wolf, général de brigade sous ses ordres, a peut-être subi les péripéties les plus émouvantes, et son histoire privée pendant ces jours funèbres est un drame terrible. Nous avons eu le plaisir de le voir sur pied, ayant échappé à la mort d'une façon tout à fait miraculeuse. Voici en quelques mots le récit de ses aventures.

Il était en position à Illy, un petit village près de Sedan, sous le feu nourri de l'artillerie ennemie.

Il a vu éclater devant lui trois obus : le premier a criblé le poitrail et brisé la tête de son cheval ; le second a brisé sa selle et lui a atteint la main ; le troisième a labouré si profondément la cuisse que la plaie mesurait 22 centimètres de long sur 8 de large et 6 de profondeur.

L'aide de camp était parti pour chercher un médecin ; mais, comme le désordre était le signe caractéristique de ces tristes journées, il restait là, perdant son sang et voyant son mal s'aggraver, quand son clairon, un brave garçon solide, s'est voué à lui et l'a conduit dans une église où on avait établi une ambulance.

L'asile de paix était transformé en un vrai charnier qui était plein jusqu'à l'autel. Là, on a recousu la plaie qui menaçait de s'ouvrir davantage.

Affaibli par sa blessure, il est resté là trois jours et s'est fait transporter à Sedan. Les groupes d'ennemis qu'il rencontrait sur sa route saluaient ce général blessé. Les Prussiens circulaient sans crainte sur un terrain que celui-ci croyait encore à nous ; ce n'est qu'en arrivant à Sedan même que le général a appris la capitulation, trois jours après qu'elle avait eu lieu.

Son clairon a couru chercher les officiers d'état-major de la division au milieu du désordre immense, et l'aspect de la ville, la présence des Prussiens, en nombre considérable, l'attitude des Français enfin la rencontre d'un officier de son état-major, ne lui ont bientôt plus laissé de doute sur le malheur de l'armée française.

Le général est venu se faire soigner à Paris, et est prisonnier sur parole.

Quoi de plus douloureux que la situation d'un officier général qui tombe ainsi frappé, passe trois jours dans une cruelle agonie, et se réveille prisonnier de guerre, forcé par une effroyable blessure de subir une aussi effroyable capitulation ?

**

M. de Villeneuve Bargemont, des lanciers de l'ex-garde, figure aussi au nombre des défenseurs de Paris. Après avoir pris part à de rudes combats, il fait partie aujourd'hui de la division de cavalerie Lafeuilhade qui campe à Vincennes aux ordres du général de Bernis, qui avait brillamment ouvert la campagne à Niederbronn.

M. de Villeneuve est venu faire visite au général commandant la 3^e armée, et nous avons entendu de sa bouche le récit de ses aventures ; nous les croyons de nature à intéresser le public.

Il a été atteint au combat du 16 août. L'empereur se rendait à Conflans, et on avait détaché un escadron des lanciers de la garde pour lui faire escorte. Arrivé à l'endroit désigné, il a cédé le pas aux 1^{er} et 3^e chasseurs d'Afrique, et en revenant sur leurs pas il a rencontré l'ennemi près de Dancourt. On se rappelle, en effet, qu'une bataille s'est livrée sur ce point.

La cavalerie qui venait les assaillir était composée de hussards soutenus par deux régiments de uhlans habilement disposés en réserve sur deux lignes.

Le cheval de M. de Villeneuve est tué ; ce brave

officier se trouve à pied au milieu d'une grêle de balles ; les coups de sabre, les détonations des revolvers, le choc des chevaux le voient à une mort certaine. Bientôt un officier de uhlans vient droit à lui le sabre levé, en criant : « Hurrah ! cochon de Français ! » et lui assène sur la tête un vigoureux coup de sabre, qui, après avoir fendu le schapska, atteint le crâne et couvre la tête de sang. M. de Villeneuve, avant de tomber, a riposté ; son sabre se brise, et le voilà roulant sur le sol, sans forces, évanoui et couché parmi les morts.

Peu à peu, il ouvre les yeux et voit le champ de bataille occupé par l'ennemi ; à ses côtés git un maréchal des logis blessé à la poitrine et qui pousse des gémissements ; il se traîne jusqu'à lui et le supplie de se faire pour ne point attirer l'attention de l'ennemi.

Cependant l'escadron tout entier a passé sur ces deux corps sans les fouler ; mais M. de Villeneuve a reçu des coups de lance qui l'ont lardé ; toujours couché sur le champ de bataille, il regarde d'où va lui venir le secours ; enfin deux dragons tenant en main un cheval vide s'avancent vers lui ; ils cherchent le corps du malheureux général de France frappé pendant l'action.

Les dragons mettent l'officier de lanciers en selle et le conduisent à Jarny, où est établie une ambulance ; on lui donne les premiers soins, et on veut le diriger sur Briey. M. de Villeneuve, tout blessé qu'il est, veut rejoindre son corps et revient jusqu'à Conflans. Le bruit d'un escadron en marche frappe son oreille, il croit que ce sont les siens, et presse le pas ; mais il découvre l'uniforme de la cavalerie prussienne qui cerne le village et fouille les maisons.

Notre officier va être fait prisonnier ; il entre dans une cour, gravit un escalier, avise une chambre, cache son uniforme et se jette dans un lit. Il reste pendant douze jours caché chez un habitant de Conflans ; douze jours pendant lesquels l'ennemi garde le village ; mais le paysan qui lui a donné asile, en entendant publier un ban qui ordonne de livrer prisonniers les Français cachés chez l'habitant, le supplie de partir ou de se rendre.

Villeneuve n'hésite pas ; il fait venir un paysan, lui achète sa déroque, se procure quelques lettres pour l'étranger et se lance sur les routes. Il est arrêté partout, partout il répond qu'il se rend en Belgique et qu'on peut lire les lettres qu'il porte ; vingt fois il échappe, et arrive enfin à la frontière belge.

Avant de rentrer à Paris, il va embrasser sa femme et les siens, et revient reprendre du service dans les dragons. Son premier mot, en entrant dans le cabinet de l'aide de camp du général, a été pour se plaindre de ne rien faire et de ne pas marcher en avant. Il est nommé chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur.

Cela réchauffe le cœur de voir d'aussi braves soldats, et tout n'est pas perdu si nous en comptons encore quelques-uns comme celui-là.

**

C'est à coup sûr un des aspects curieux du siège que l'installation dans l'avenue Bugeaud des municipalités des départements limitrophes de Paris.

Le passant étonné lit sur les coquets petits hôtels des avenues qui aboutissent à la porte de l'avenue Urich ces mots : *Mairie de Saint-Cloud, Mairie de Sèvres, etc., etc.* Le brillant hôtel Castellane, qui ne s'attendait pas à recevoir autant d'hôtes suburbains, est converti en un immense caravansérail où logent les habitants chassés de leurs demeures par le Prussien exaspéré.

Les pénates de ces exilés sont désormais dans ces parages, et chacun apporte sa part de dévouement. Les magistrats municipaux, fidèles jusqu'au bout à leurs devoirs, accomplissent obscurément leur tâche, et font œuvre de bons citoyens en de si rudes épreuves.

Tout se passe avec une régularité parfaite, aidé du bon vouloir de chacun. Le maire administre, le médecin vaccine et soigne, le trésorier répartit les secours indispensables aux pauvres qui n'avaient pour ressource qu'une industrie qu'on est venu détruire. Le moral cependant est bon ; chacun

va au rempart à son heure et retrouve au retour sa famille, ses amis, ses voisins ; il y a quelque chose de touchant dans l'aide que chacun s'apporte mutuellement.

On se connaît, on souffre ensemble, et, quand de meilleurs jours luiront, ce sera pour tous un lien indissoluble que ces infortunes supportées en commun. Saint-Cloud paraît avoir été complètement évacué par les habitants ; il resterait cependant là quelques individus assez sombres qui feraient bon ménage avec l'étranger, et, connaissant bien les êtres de cette petite ville, ne se feraient pas faute de guider l'ennemi aux bons coins pour lui livrer les caves de la localité.

Les parties que les Prussiens occupent d'une façon déterminée sont celles du haut pays qu'on appelle Montrouge. Tous les Parisiens connaissent, à la station même du chemin de fer, le parc des Pozzo di Borgho, sous lequel passe le tunnel qui conduit à Ville-d'Avray. Ce parc forme terrasse au-dessus de la voie, et offre un emplacement très-propice pour battre Boulogne ; l'ennemi y a installé une forte batterie cachée par un rideau d'arbres.

Il va sans dire que le parc du château est aussi occupé ; mais l'œil le plus vigilant n'y découvre point la silhouette d'un ennemi. Sur cette plateforme inimitable de la lanterne de Démosthènes, d'où l'œil découvre un splendide panorama célèbre dans le monde entier, on ne voit que des branches disposés comme une balustrade. Ce n'est pas là tout à fait que s'élèvent les grandes batteries qui inquiètent si fort les Parisiens ; elles sont un peu en retraite, et commandent la magnifique route bordée d'arbres qui aboutit à la grille de Ville-d'Avray, à l'endroit dit « la Porte-Jaune. »

Saint-Cloud devait être fatalement victime de l'invasion ; on n'est pas impunément assis sur un joli coteau à distance de canon d'un fort aussi puissant que le Mont-Valérien ; on ne se mire point sans danger dans un fleuve qui est une fortification naturelle et s'oppose à l'assiégeant de l'assiégé. Si Paris — nous le demandons à Dieu à deux genoux — peut résister longtemps (afin qu'on puisse dire que nous avons fait jusqu'au bout notre devoir), cette résidence charmante ne sera plus qu'un monceau de décombres, soit par le canon de l'ennemi, soit par le nôtre.

Eh bien ! périssent nos demeures, qu'elles s'éroulent ces petites villas que nous avons construites au prix de tant de peines, au prix d'un labeur acharné, travaillant sans relâche et croyant un jour abriter notre vieillesse sous ces toits paisibles, en face de cette grande ville puissante hier, aujourd'hui si malheureuse et abandonnée du monde entier ! Qu'il n'en reste point une pierre, mais que la patrie soit sauvée ou qu'elle succombe avec gloire !

**

C'est de la meilleure foi du monde que j'ai lu le mémorandum de M. de Bismark en réponse à la circulaire de M. Jules Favre, et quoique je me trouve en désaccord avec quelques bons esprits, je ne sais pas bien comment nous avons eu tort de refuser l'armistice.

Soyons de bon compte, et surtout mettons-nous au point de vue prussien, en même temps que nous tiendrons compte équitablement, mais rien qu'équitablement, des intérêts français.

Quelle est, dans l'espèce, la définition exacte du mot *statu quo* ?

L'esprit du mot est certainement celui-ci : Prendre l'état exact d'une situation, l'apprécier, le fixer, le constater d'une manière irrécusable, et, après les négociations, le retrouver absolument identique, ni diminué, ni augmenté.

Là on s'est arrêté, de là on repart.

Or, supposons que l'armistice à conclure fût de 25 jours et qu'à la date du 1^{er} novembre on fût entré dans la période d'armistice, ayant encore pour un mois plein d'approvisionnements. Il nous semble élémentaire et de pleine bonne foi de déclarer que, le 25 à minuit, cette période étant terminée, nous devons retrouver dans nos magasins, dans nos parcs à bestiaux, les mêmes quantités de vivres, les mêmes ressources dont nous pouvions disposer le 1^{er} à minuit.

To
ette
statu
semb
mièr
Da
provi
vons,
élem
longt
l'assi
— cel
d'été
qui es
Ne
rédui
avoir
et, pa
sur tr
mais
tendu
Tou
interp
la ma
pris d
Les
que F
honor
dans l
pas fa
durée ;
paix d
amene
pas à
raient
de mar
D'un
rédigé
une sir
l'inter
entend
proport
Si le
même
M. de
S'il le
mettre
excessi
lecture
proposi
nous n
injuste
annihil
nous a
versé ;
sitions
contre
nonciat
nos esp
Et je
M. de
eu parf
compre
avantag
Telle
questio
Quan
davanta
tions, p
de conc
employ
deux p
rieux.
La vé
ne peut
serait d
Prusse,
part, el
gestions
était pé
tions, le
Donc,
rence p
boutir, l
traiter a
Quant
nir qui

Toute convention ayant pour but d'augmenter cette quantité ou de la diminuer détruirait le *statu quo* en notre faveur ou contre nous. Cela semble irréfutable, indiscutable et de vérité première.

Dans le premier cas, — celui où la quantité d'approvisionnements est augmentée, — nous retrouvons, au jour où nous continuons la lutte, des éléments qui nous permettent de la faire durer plus longtemps, ce qui est contraire aux intérêts de l'assiégeant et viole le *statu quo*. Dans le second, — celui où on le diminue, on abrège les chances de résistance et on porte préjudice à l'assiégé, ce qui est encore une atteinte.

Ne pas admettre de ravitaillement, c'est nous réduire, les vingt-cinq jours écoulés, à ne plus avoir comme ressources que cinq jours de vivres, et, par conséquent, nous enlever vingt-cinq chances sur trente que nous avons, non pas de vaincre, mais de voir se produire on ne sait quel fait inattendu préjudiciable à l'assiégeant.

Toute interprétation autre que celle-ci est une interprétation fautive et résultera certainement de la mauvaise foi de celui qui discute et d'un parti pris de refuser l'armistice.

Les personnes de bonne foi qui ont trouvé (quoique Françaises et intéressées à ce que le pays sorte honorablement de la lutte) que M. de Bismark est dans le vrai, répondent que l'armistice n'entraînait pas fatalement le ravitaillement *proportionnel à sa durée*; qu'un tel armistice aurait pour résultat la paix définitive, et non point la discussion pouvant amener une alternative, puisque, s'il n'aboutissait pas à la paix, cinq jours seulement nous sépareraient du terme de la capitulation forcée pour cause de manque de vivres.

D'une autre part, les puissances doivent avoir rédigé quelque part un document; ce n'est pas par une simple communication verbale que le roi a su l'intervention des puissances, et ce document devait entendre par armistice l'armistice *avec ravitaillement proportionnel à sa durée*.

Si le document ne le dit pas, nous ne devons même pas accepter la discussion des bases avec M. de Bismark, et M. Thiers a eu tort de l'engager. S'il le disait, le chancelier ne devait pas même mettre en doute cette condition, et, s'il la trouvait excessive comme il le dit, il a eu tort à la simple lecture de ne pas répondre aux puissances: « Vos propositions font la part trop belle aux vaincus, nous ne pouvons pas en accepter les bases; il est injuste de diminuer nos chances de victoire, et vous annihilez le résultat des effroyables sacrifices que nous avons faits, le prix du sang que nous avons versé; et si nous prêtons l'oreille à de telles propositions, l'Allemagne tout entière se soulèverait contre nous pour nous demander compte d'une renonciation qui lèse et nos droits et nos devoirs et nos espérances. »

Et je vais loin dans cette voie, je trouve que M. de Bismark, à son point de vue prussien, aurait eu parfaitement raison, car l'armistice, tel que le comprennent les puissances, était infiniment plus avantageux à la France qu'il ne l'était à la Prusse.

Telle est notre humble opinion sur cette grave question.

Quant à la question de détail, on n'admet pas davantage qu'elle puisse faire échouer les négociations, parce que là il s'agit d'esprit de conciliation, de concessions mutuelles à se faire sur le mode à employer pour réussir, et que si on est décidé des deux parts, ces obstacles-là ne peuvent être sérieux.

La vérité vraie nous apparaît évidente, la Prusse ne peut pas faire la paix sans avoir pris Paris; elle serait débordée par l'opinion publique qui, en Prusse, est violemment surexcitée; mais, d'une part, elle ne pouvait pas fermer l'oreille aux suggestions des grandes puissances; de l'autre, il lui était pénible d'abandonner, sur de telles suggestions, les fruits de sa victoire.

Donc, le roi a ouvert les négociations par déférence pour les puissances, et il les a empêchées d'aboutir, parce qu'il ne trouvait pas de son intérêt de traiter autre part qu'à Paris.

Quant à la question d'Assemblée nationale à réunir qui permette à la nation de résoudre elle-même

une question aussi fondamentale et qui met en question sa vitalité même, oui, nous trouvons que la Défense nationale pourrait afficher hautement son désir de la convoquer, tout en trouvant qu'il est presque impossible de la faire.

Mais jamais nous ne dirons, comme M. de Bismark, que le Gouvernement n'a pas à cœur de le faire, parce qu'il est noble, parce qu'il est juste de rendre le pays à lui-même, de le mettre à même de se prononcer et de rentrer dans l'ombre après avoir fait de loyaux efforts pour conjurer une situation éponévitablement compromise, et d'acquiescer ainsi la reconnaissance de tous par un désintéressement qui est la première de toutes les vertus et qui constituerait aux citoyens qui nous gouvernent aujourd'hui une situation bien autrement enviable que celle qui consiste à porter le poids de l'effroyable responsabilité qui leur incombe.

Les marins se seront fait un beau nom dans la défense de Paris, et les visites fréquentes que nous faisons dans les forts occupés par eux ne font qu'accroître chaque jour l'opinion que les Parisiens se sont faite d'eux.

Le fort d'Ivry, commandé par le capitaine de vaisseau Krantz, est certainement, soit par sa construction même, sa disposition intérieure qui le rend plus facile à tenir, le plus beau spécimen de ce que peuvent faire ces marins transplantés en terre ferme, et qui ont gardé dans leurs bastions les sévères habitudes de discipline qu'ils observent à bord.

On ne pousse pas plus loin le soin, la rectitude, la fermeté, la bonne entente de toutes les dispositions prises. C'est une loi chez l'officier de marine de ne jamais laisser le matelot inactif, tandis que toute corvée exécutée par l'armée de terre lui vaut une petite indemnité.

Grâce à ce système et à l'initiative prise par les officiers supérieurs, les forts livrés à leur commandement, dans un état voisin du dénûment, sont devenus des points inattaquables merveilleusement tenus, augmentés par des travaux de toute nature, blindés, refaits de fond en comble, ratissés, sarclés, aménagés avec un rare génie.

Ce fort d'Ivry ressemble absolument, par la bonne tenue, au pont d'un beau navire; tout est astiqué, frotté, poli, et les moindres détails sont admirablement soignés; il n'est pas jusqu'aux jardins qui ne soient fleuris, et l'œil est tout étonné de trouver des fleurs et des plates-bandes dans ces bastions aux lignes sévères, à côté des caronades de marine et des belles pièces de vingt-quatre qui menacent les villages occupés par l'ennemi.

Ce capitaine Krantz est un des meilleurs canoniers qu'on puisse voir; il ne le cède à quiconque pour pointer une pièce. Il faut aussi rendre justice à ses officiers et à ses marins. Il y a là un bien bel élément de défense, et les officiers prussiens se tiennent pour dit que ce fort n'est point un de ceux dont ils devront tenter l'attaque.

Si étroit que soit le cercle dans lequel nous sommes enfermés, il nous arrive de temps à autre des nouvelles de France par des voies aussi cachées que celles de la Providence.

C'est ainsi que M^{me} Deloie, femme d'un commandant des zouaves de l'ex-garde, en rentrant chez elle ces jours-ci, a trouvé sous sa porte une lettre datée de Metz, 31 octobre, portant pour toute indication postale le timbre, — armée de Metz, — qui lui donne des nouvelles de son mari, et contient sur la capitulation quelques détails qui sont loin de confirmer ce qu'on s'est bien vite empressé d'appeler la trahison du maréchal Bazaine.

« Nous sommes restés trois jours sans vivres, et avons dû nous contenter d'une soupe au biscuit; mais depuis que le maréchal a rendu son épée, le sort des officiers est bien amélioré. On a laissé aux officiers leurs chevaux, leurs ordonnances et leurs

épées. Ils ont la permission d'errer en liberté dans la ville et dans l'espace compris entre la ligne des fortifications et celle des forts. »

Le reste de la lettre contient des détails intimes. Le gouverneur, en apprenant ce fait inusité d'une lettre arrivant par la poste de Metz à Paris, et qui pouvait donner des détails sur l'état de la place au moment de la reddition, a prié la personne qui l'avait reçue de la lui communiquer. Comme c'était une lettre d'un caractère intime, M^{me} Deloie a demandé qu'on prit seulement copie de ce qui pouvait offrir un caractère d'informations générales.

Le commandant Deloie est, dit-on, le gendre du général Paté.

Le public parisien a pu lire dans tel ou tel journal l'incident relatif à un certain capitaine d'état-major nommé Briois, aide de camp du général de Bernis, qui commande aujourd'hui la cavalerie de la 3^e armée. La lumière s'est faite sur cet incident douloureux de la disparition de ce sympathique officier; l'armée apprendra avec plaisir qu'après deux mois de silence ses camarades viennent de recevoir de ses nouvelles.

Au combat de Créteil, qui eut lieu le 17 septembre, le général de Bernis avait envoyé M. Briois reconnaître une position, il s'était avancé à cheval sur la voie ferrée, afin de bien se rendre compte; on l'avait vu disparaître dans un pli de terrain. Quelques instants après, son cheval revenait sans cavalier, et, quand on vint relever les morts, on ne trouva pas le corps du capitaine. En vain fit-on fouiller les ambulances; on le porta disparu, et toutes les démarches restèrent sans résultat.

Le général de Bernis regrettait personnellement cet officier, et tous ses camarades de l'armée étaient inquiets de son sort. Était-il tombé blessé aux mains de l'ennemi, son cadavre était-il confondu avec celui des Prussiens enterrés après l'action, enfin devait-on regretter de ne pas s'être assez avancé pour relever le corps du pauvre officier resté dans quelque coin de ces plaines et abandonné sans sépulture?

Le fait est qu'on se préoccupa assez de cet incident pour que le capitaine de Malglaive, envoyé en parlementaire chez le général Tumplingen, et le capitaine Gonze, chargé de réclamer le sergent Truffet, enlevé déloyalement par des Bavarois qui s'étaient présentés en parlementaires, fussent chargés par le général commandant le corps d'armée de s'enquérir du capitaine Briois.

Cette double démarche resta encore sans résultat. Ce n'est que plus de deux mois après, le 20 novembre, que M. de Quinsonas, officier d'ordonnance du général de Bernis, reçut une lettre timbrée de Yèvres, Seine-et-Oise, et écrite par le capitaine Briois.

M. Briois raconte qu'il est tombé de cheval grièvement blessé d'un coup de feu parti d'une maisonnette qui s'élevait sur la voie; il est resté couché sur le terrain jusqu'à la fin de l'action, s'est dérobé pendant quatre heures à l'ennemi, jusqu'au moment où, tentant sans doute de se réfugier dans quelque village où il aurait trouvé un abri, il a été découvert par une sentinelle qui a fait feu sur lui. Blessé comme il était, il ne fallait pas songer à fuir: il s'est livré et a été dirigé sur une ambulance voisine de Brié-Comté-Robert, d'où il a tenté trois ou quatre fois de correspondre avec ses compagnons d'armes.

Ce n'est que le 20 novembre que sa lettre est parvenue; elle est arrivée à l'état-major du général de Bernis par l'intermédiaire du gouverneur. La blessure du capitaine est en bonne voie de guérison, mais il n'est cependant point hors d'affaire.

CHARLES YRIARTE.

LE SERGENT HOFF

Retenez bien ce nom, car il tiendra sa place dans l'histoire du siège de Paris, et deviendra légendaire comme celui des fameux *guerilleros* de la campagne d'Espagne. Celui qui le porte est un simple sergent de la ligne, qui fait partie de la division d'Exéa.

Il est né à Saverne; son père a été fusillé par les Prussiens, pour avoir été pris les armes à la main en défendant son foyer.

Son frère, qui avait été réformé, s'est fait franc-tireur, voyant la France envahie, et il est tombé en combattant.

Sa mère, ruinée, est seule et triste, et Hoff est ici, sous Paris, nuit et jour aux avant-postes.

D'abord, une profonde tristesse s'est emparée du pauvre homme à la nouvelle du désastre qui l'accablait; puis, peu à peu, une rage sourde, concentrée, une résolution froide, profonde, ont succédé au chagrin.

Aujourd'hui, le sergent est sous l'empire d'une idée fixe, il a fait le sacrifice de sa vie, mais il tuera le plus grand nombre possible d'ennemis. C'est un pacte qu'il a fait avec lui-même, c'est un vœu sacré, il l'accomplit comme une mission d'en haut.

A la date du 10 novembre, il avait tué vingt-trois Prussiens et rapporté la dépouille de la plupart. Depuis longtemps, de temps

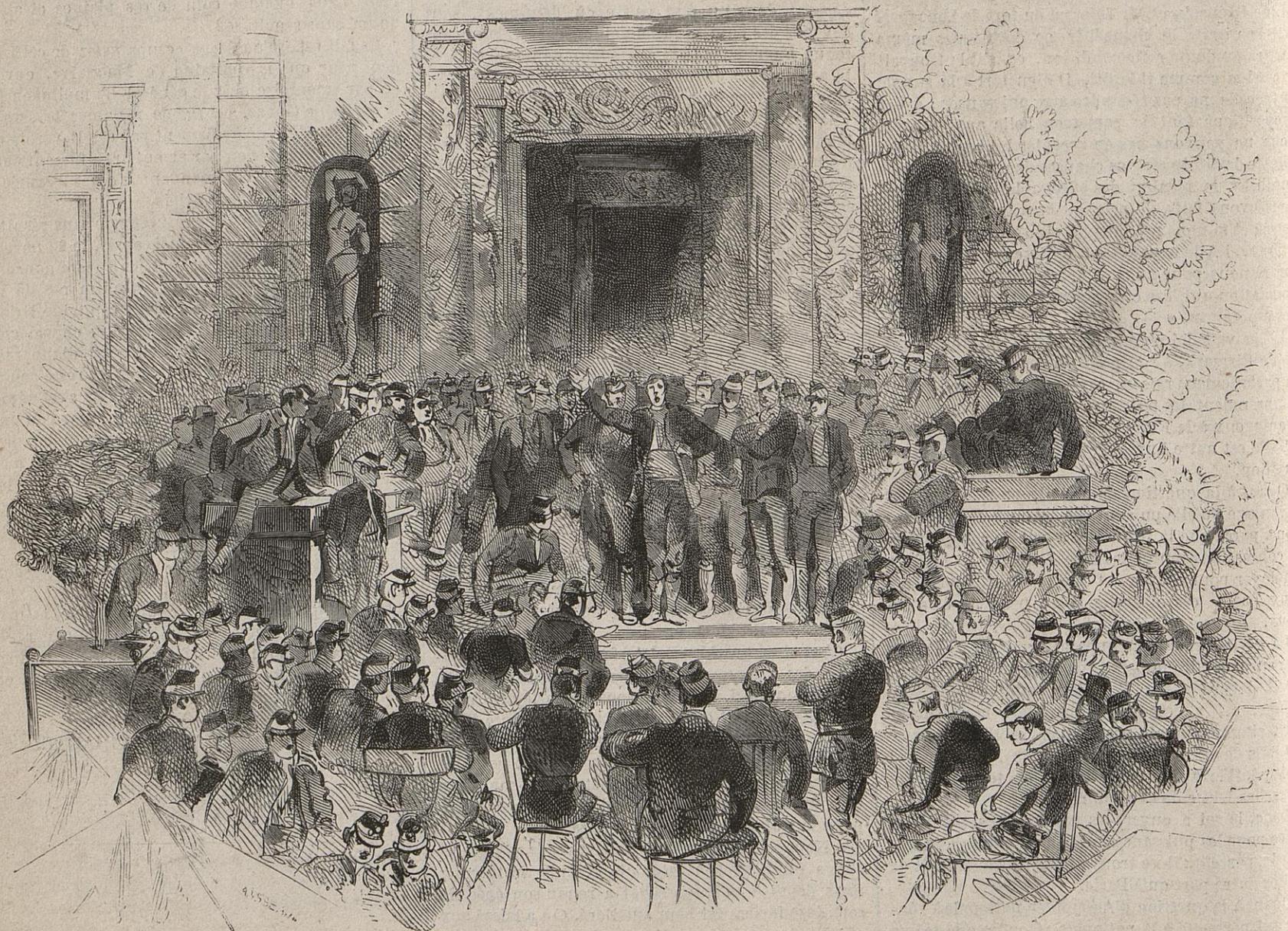


Le sergent Hoff, du 106^e bataillon de ligne, décoré de la Légion d'honneur. — (D'après nature, par M. Bocourt.)

à autre, les rapports de la division signalent les exploits silencieux de ce sergent intrépide. Un jour, après s'être caché jusqu'à mi-corps dans les roseaux, et y avoir séjourné cinq heures de suite sans bouger, il se précipitait sur une vedette et la faisait prisonnière; en une autre occasion il s'emparait avec quelques hommes d'une île occupée par l'ennemi, où il cernait tout un poste, après être resté des journées entières en observation; une autre fois c'était une sentinelle enlevée sans qu'elle eût le temps de pousser un cri; enfin, ce nom de Hoff revenait avec tant d'insistance dans les rapports, qu'à la vingt-troisième citation l'envie nous prit d'aller chercher le sergent jusque dans son domaine.

Nous l'avons trouvé aux extrêmes avant-postes, à cinq cents mètres des vedettes, en un point de nos lignes que tout le monde reconnaîtra sans doute et qu'il est inutile d'indiquer.

Hoff est un garçon calme et doux, à l'abord froid, timide, respectueux; c'est un soldat discipliné, solide; une de ces natures droites, loyales et franches comme l'Alsace en fournit beaucoup. Il parle un français vague, et tout d'un coup s'échappe dans la langue allemande où il se sent plus à l'aise. Il nous a parlé de son père d'une façon touchante; pour son frère mort en combattant face à face, c'est bien, il n'a rien à



LE SIÈGE. — Un concert de mobiles de la Seine à Bagatelle, ancienne propriété du marquis d'Hertfort. — (D'après le croquis de M. Sahib.)

sais, c'est au régiment que je l'ai appris, je ne peux aller

dire, et Dieu ait son âme! Mais quant à son père, les Prussiens l'ont fusillé parce qu'il s'est

dire, et Dieu ait son âme! Mais quant à son père, les Prussiens l'ont fusillé parce qu'il s'est armé quand son pays était envahi: il maudira la Prusse. Quand il revient sur ce sujet, cet homme doux et bon devient terrible, et ses yeux se mouillent.

Aussi il ira jusqu'à ce qu'il tombe mort, le jour, la nuit, toujours seul, en braconnier, en partisan; les suivant pas à pas, comme un loup, il les traquera dans les bois comme des bêtes fauves, et s'il succombe, il sera vengé. Il ne veut rien, il n'attend rien; quand la guerre sera finie, s'il n'est pas mort pour son pays, il ira labourer la terre où ils ne seront pas. Tout ce qu'il veut, c'est en tuer le plus possible; c'est horrible, mais c'est la guerre déchainée.

— Pourquoi, lui disions-nous, quitter le service? Nous serons en guerre pour longtemps, vous êtes jeune, brave, discipliné, vous serez officier.

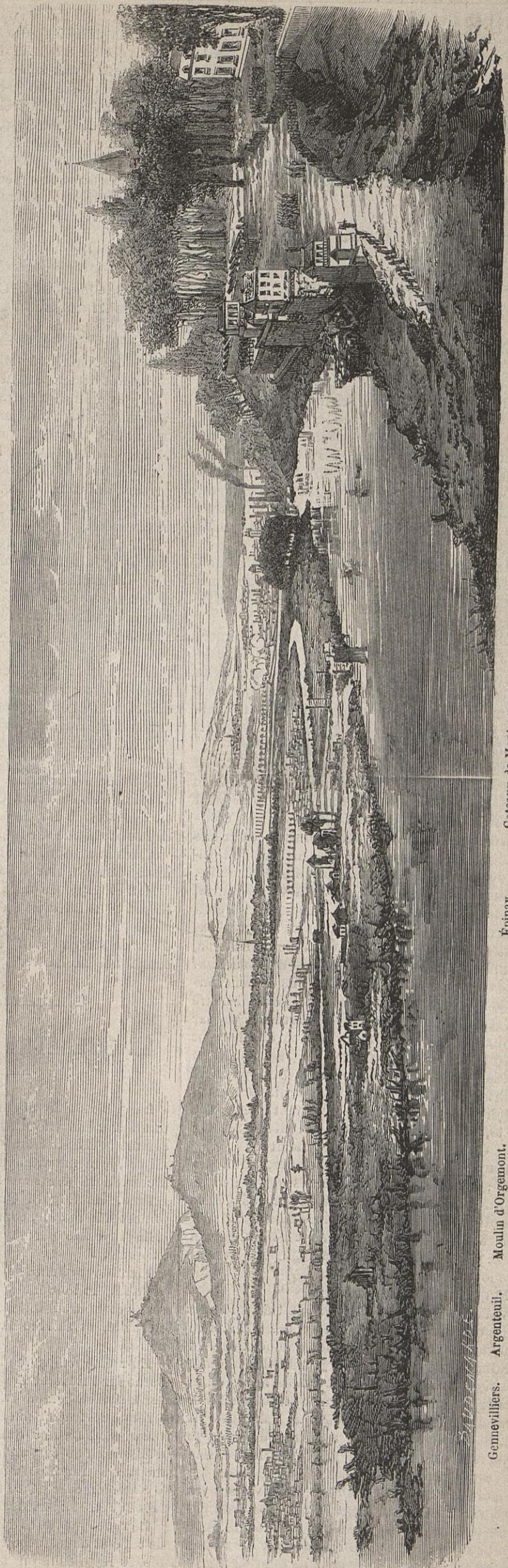
— Non, je n'ai pas l'instruction nécessaire; tout ce que je

sais, c'est au régiment que je l'ai appris, je ne peux aller plus loin. Je ne demande qu'une chose, ma liberté, mon fusil; qu'on me laisse aller tout seul, là où je veux. J'ai bien encore une idée; le ministre, qui a voulu me voir et qui se proposait de m'envoyer en ballon avec une mission pour Metz, m'a promis de s'occuper de ma demande. Je voudrais former une compagnie de francs-tireurs; nous irions les traquer; je ne rentrerais jamais, je vi- vrais dehors, ici ou là, chez eux souvent; je leur ferais bien du mal; je connais leurs cachettes. J'ai déjà soixante hommes qui ne demandent pas mieux, des gardes forestiers, bons enfants, bien disciplinés. Voyez-vous, monseigneur, la discipline, c'est tout; sans ça, il n'y a rien de fait.

Je ferai mes reconnaissances tout seul, toujours seul; eux resteraient aux grand'gardes, à l'abri; quand je serais bien sûr de mon affaire, une bonne nuit, bien noire, un peu sèche,



Le général Trochu aux avant-postes de la presqu'île de Gennevilliers. — (Dessin d'après nature de M. Montbart.)



Batterie de Saint-Ouen.

Saint-Denis. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)

Coteaux de Montmorency.

Épinay.

Moulin d'Orgemont.

Argenteuil.

Gennevilliers.

LA DÉFENSE, — Le château et l'île de Saint-Ouen.

quand je connaîtrais bien mes buissons, mes motes de terre, mes plis de terrain, alors je tomberais dessus sans chandelle; comme on leur ferait du mal! C'est cette guerre-là qu'il faut leur faire, la guerre du braconnier.

Ils en ont des ruses, vous ne le croiriez jamais; savez-vous ce que je découvri hier? Ils me tirent dessus, j'étais à cent pas d'une maisonnette blanche, la balle porte, je n'entends seulement pas la détonation; ils ont de cette chose, comment appelez-vous ça?

— Du fulmi-coton.

— Oui, en effet. Ils ont aussi inventé de monter la garde dans des trous, enterrés jusqu'à la tête, afin de bien observer nos mouvements aux points nécessaires, et pour que nous ne tirions pas dessus.

Vous voyez cette petite île-là, ils avaient un poste; un jour, j'ai pris douze hommes, je les ai fait passer en bateau et j'ai pris l'île; j'ai marronné quand il a fallu me replier. Il n'y avait pas à dire, c'était l'ordre, on disait que nous étions trop loin des avant-postes. Dans ce moment-ci, j'ai un plan. Ce bras-là nous appartient, ils n'y viennent pas, c'est trop près, mais ils sont encore dans l'île, à six cents mètres de nous; ils ont des bateaux amarrés de l'autre côté. Une nuit, j'ai passé les deux bras à la nage. Je voulais traîner les bateaux doucement, les laisser aller à la dérive et les recueillir plus bas; je les aurais passés dans notre bras ou brûlés; mais ils se méfient, les chaînes étaient en fer.

— Mais parmi toutes ces expéditions-là, il doit bien y en avoir quelque-une de particulière où vous avez été en grand danger; il doit se présenter telle ou telle circonstance...

— Oh oui, quelquefois c'est grave pour moi; mais je ne vais jamais au hasard, je fais mes reconnaissances d'avance; je n'ai jamais tiré à plus de deux cents mètres, trois cents au plus; je tire à coup sûr, sans cela, si je manque... Et puis quelquefois j'attends le moment longtemps, mais il vient. Ma plus grosse affaire est une des premières.

J'avais douze hommes très-sûrs, j'avais fait une tranchée, et je les avais cachés jusqu'à la tête, avec le fusil appuyé sur la banquette. Moi, j'étais parti en avant, tout seul; l'oreille contre la terre, j'écoutais... Voilà que tout à coup, dans la nuit, à deux cents mètres de nous, débouche un détachement de cavalerie, des Bavares, avec des casques à chenille, cent cinquante au moins; je reviens à plat-ventre, je fais le signal, nous tirons dans le tas; c'était comme un petit feu de peloton. Ils ne savaient pas si nous étions cent ou dix; l'escadron se débande, les hommes tombent, je fais filer mes tirailleurs qui repassent l'eau derrière un petit taillis de bois coupé, et je reste seul dans la tranchée. Une demi-heure après, ils reviennent, mais espacés cette fois un par un, pour enlever les cadavres. J'ai encore tiré tout seul, trois fois, et je suis rentré aux grand gardes en rasant la terre et en me défilant sans qu'ils puissent me voir. Si on me donne ma compagnie, je leur en ferai joliment du mal, ils ne méritent que ça. Ces b... là, m'avaient tué mon père, un vieillard!

— Et où campez-vous habituellement?

— Un peu partout, on me laisse aller, j'ai la permission; voilà quarante-huit heures que je ne suis pas rentré; la nuit d'avant j'ai fait un coup, mais cette nuit j'ai vu des cavaliers, cinq ou six, qui passaient trop loin, je n'ai pas tiré; c'est inutile, on brûle sa poudre, et puis ça les éloigne pour trois ou quatre jours.

— Et quel coup avez-vous fait?

— Voilà, je savais où était la vedette; à la nuit j'ai pris un sabre, mon fusil, et j'ai passé la rivière à la nage; alors j'aborde à la nuit, doucement, en me traînant, je saute dessus et j'étends l'homme en deux coups de sabre, ça ne fait pas de bruit; mais j'avais pris mon fusil parce que quelquefois ils se cachent dans les trous et avant que j'aie sauté ils tirent. Si vous voulez venir avec moi un jour, je connais tous ces endroits-là, j'ai des cachettes, moi aussi, des bonnes; il n'y a pas de chaud, par exemple; mais moi j'ai pas froid quand je chasse. Vous voyez bien la voie du chemin de fer, à dix mètres du poteau de télégraphe: il y a un trou là où la terre est un peu plus jaune; eh bien, ils sont deux dans ce trou-là, et ils l'ont creusé depuis que j'ai fait le coup.

Le général Le Flô a voulu complimenter ce brave soldat; la division d'Exéa en est un peu fière, et nous avons été heureux d'annoncer au sergent que le ministre avait signé son brevet de la Légion d'honneur, et que son général en chef désirait lui remettre lui-même la croix qu'il a si bien gagnée.

Il y a dans ce cœur-là quelque chose de supérieur, c'est comme une flamme qui vivifie, et il est difficile d'oublier cette physiologie d'un humble soldat qui parle de son père, un vieillard à cheveux blancs, fusillé par l'ennemi pour avoir pris les armes au nom de cette immortelle abstraction qui s'appelle la Patrie!

CHARLES YRIARTE.

Depuis le jour où M. Charles Yriarte signait ces lignes, le sergent Hoff s'est de nouveau signalé.

Un de ces jours derniers, vendredi, le sergent Hoff se dit simplement: « Je crois le moment venu de prendre Neuilly-sur-Marne. »

Aussitôt décidé, aussitôt parti.

L'après-midi, il rassemble les douze braves qui l'accompagnent d'ordinaire dans ses audacieuses expéditions, leur communique son projet et leur dit de se tenir prêts vers le milieu de la nuit.

A onze heures, la petite troupe part de Nogent et arrive, à minuit, aux premières maisons du village. On s'engage à pas de loup dans les rues, en prenant ses distances.

Hoff marche seul en avant.

A peine a-t-il fait soixante pas, qu'il aperçoit deux sentinelles prussiennes qui reçoivent en plein les rayons de la lune. Contre la porte de la maison qu'elles gardaient, elles s'enlevaient en noir comme des ombres chinoises.

Notre sergent se glisse sur le côté opposé de la rue, où l'ombre le protège. Il arrive en rampant jusqu'en face des deux factionnaires ennemis. Il saisit son fusil et s'appête à les larder de sa baïonnette, lorsqu'au léger bruit fait par son arme, les deux Allemands s'évanouissent comme des ombres.

Hoff hèle ses hommes. On se jette dans la maison, la baïonnette en avant. On va, on vient, on monte, on descend, on fouille partout; personne. Pas plus de Prussiens que sur la place de la Concorde.

Après la maison, on fouille tout le village. Cette investigation n'amena pas un meilleur résultat.

Hoff et ses douze pairs ne trouvèrent pas même le plus petit Bavares à embrocher.

Mais Neuilly-sur-Marne était à nous, et aujourd'hui le sergent Hoff est le roi du village. Il y commande en maître.

M. V.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

La philosophie allemande avait salué comme une aurore la Révolution française. Kant avait, comme la Constituante, les mêmes espérances illimitées, le même enthousiasme du devoir, les mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. « L'héroïsme, dit Edgard Quinet, est la condition de sa philosophie morale, comme il devait l'être de la société inventée par la déclaration des Droits de l'homme. »

Fichte représente le génie abstrait de la Convention. Philosophe montagnard, jetant bas le passé et la tradition, il défait, refait la création éternelle, et sacrifie la nature à la volonté humaine.

En même temps que la France révolutionnée débordait sur l'Europe, la philosophie allemande s'universalise, et, comme l'art et la littérature, avec la critique des frères Schlegel, finit pas s'égarer dans les théories nuageuses qui, de la thèse à l'antithèse, d'absolu en absolu, aboutit à la doctrine de mort morale synthétisée dans cette phrase d'Hegel: « S'accommoder de ce monde tel qu'il est et pourtant lui être supérieur. »

Le rude choc de la France vint tirer l'Allemagne de cet état d'idéalisme transcendant et indéfinissable, et Napoléon, en la foulant sous les pieds de ses escadrons, la réveilla, donna à toutes les idées

nationales un sentiment, la haine. La poésie, hurlant la rage patriotique avec Körner et Uhland, endossa la giberne et mâcha la cartouche. Les échos de Leipzig et de Waterloo répondirent aux refrains victorieux du *Chant du glaive*.

Quand la Prusse l'a surprise à Forbach, à Wissembourg, à Reichshoffen, la France s'engourdisait depuis vingt ans dans les énervements de l'empire. Sous prétexte d'élargir nos horizons, d'universaliser notre cosmopolitisme, nous nous perdions dans les abstractions vagues des intérêts universels, tout en nous laissant aller aux illusions du monopole industriel. Par l'association mal comprise des capitaux, nous en arrivions à remplacer les êtres par des chiffres. La valeur de l'individu était amoindrie, la conscience du moi altérée, la personnalité et la responsabilité perdues dans un tout anonyme. Ces doctrines encourageaient l'indifférence, l'inaction, l'égoïsme. Rêvant l'unité absolue du genre humain par l'industrialisme, nous endormions en nous la conscience de la nationalité. Nous devenions philosophes, et nous nous abandonnions à cette pente qui nous menait à cesser d'être peuple.

M. de Bismark crut le moment venu de rayer la France de la carte des États politiques, et lança contre elle l'Allemagne entière. Le choc secoua notre torpeur, mais l'empire tenait encore. On fut étonné.

Les maréchaux se repliaient sur Metz et sur Châlons. Cet empire, qui se disait si fort, était ébranlé. Ces armées qui, on le supposait, avaient été organisées avec tant de soin, battaient en retraite sans avoir remporté un seul avantage et devant un ennemi trois fois victorieux. Le patriotisme français avait de la peine à sortir de sa léthargie. Le coup de Sedan l'indigna, et cette indignation le délivra de l'empire.

La France, rendue à elle-même, commence à s'éveiller. Sa vertu, engourdie par vingt ans de torpeur, hésite un moment découragée. Les malheurs s'accablent pour la frapper. Strasbourg succombe, la capitale est investie, Metz se rend. Paris est en armes et se défend. Il est pris de la fièvre patriotique, de cette fièvre qui lui inspire ses folies héroïques. Il est réveillé, il ne dort plus ni jour ni nuit, intimidant de ses frémissements les Prussiens, qui croyaient le prendre encore garroté dans les hététements du régime impérial.

La province, dont le cœur bat à l'unisson avec celui de Paris, et qui, comme sa capitale, a passé par les mêmes phases, la province se réveille. Elle aussi se sent française et s'appête à son tour à faire tête à l'invasion.

Pour résister aux hordes allemandes, nous brûlons nos palais, nous bombardons nos villages, nous sacrifions nos plaisirs, nous fermons nos théâtres, nous mangeons du cheval. Chaque jour d'investissement apporte ses colères, notre ennemi nous devient odieux; enfin, nous tenons notre haine.

C'est sous la haine aussi que bondit la France entière, et c'est sous cette haine que tombera Guillaume de Prusse, comme sous la haine de l'Allemagne et de l'Europe est tombé Napoléon 1^{er}.

M. de Moltke a compromis sa partie. L'imbécillité et la trahison des hommes de l'empire la lui avaient faite si belle, qu'après Sedan et Metz il s'est imaginé qu'il ne pouvait plus la perdre. Au lieu de se borner à cerner Paris, il a lancé ses armées dans l'intérieur de la France. Grisé par ses triomphes, poussé peut-être aussi par les nécessités d'un approvisionnement difficile, il a brûlé nos villes et nos villages, fusillé nos paysans, levé partout des requisiions écraçantes, s'emparant des bestiaux et des denrées. Il a fait tant de mal partout, à Châteaudun comme à Abbs, que partout s'est levée la haine, haine vigoureuse qui chasse aujourd'hui sur Paris les Allemands affamés, éfrayés.

Comme M. de Bismark, M. de Moltke faisait fi trop vite de la France. L'un méprisait le peuple de Paris qu'il traitait de *populace*, l'autre n'accordait aucune importance à l'armée de la Loire qui vient de faire échec à M. de Thann.

Oriéans, où M. le général d'Aurelle de Paladines

vient de battre les Bavares, était le pivot de la grande opération conçue par le chef de l'état-major prussien. L'armée, qui dès le 1^{er} novembre avait reçu l'ordre de se porter sur Lyon par Bar-le-Duc, Chaumont, Langres, Dijon, Beaune, Chalon-sur-Saône et Mâcon, devait, après avoir réduit notre seconde capitale, se diriger sur Bourges et opérer sa jonction avec le général de Thann, écraser l'armée française de secours, entrer à Orléans occupé par les Prussiens et remonter vers Paris pour accélérer les opérations du siège.

L'armée de la Loire n'a pas voulu se laisser écraser. Au contraire, elle a battu les Prussiens à Bacon et à Coulmiers et, d'après le *Moniteur* (prussien) de Seine-et-Oise (imprimé à Versailles sous l'inspiration de M. de Bismark), les Allemands auraient eu 7,000 hommes mis hors de combat.

Le plan de M. de Moltke vient d'échouer à Orléans. Les armées de la République lui ont prouvé que, pour être invaincu, tant qu'il a eu devant lui les généraux de l'empire, il n'en est pas plus invincible.

On dit même que M. de Thann serait coupé et la situation de son armée compromise.

La nouvelle de notre victoire d'Orléans a vigoureusement relevé l'ardeur patriotique dans tout le pays. Paris, qui s'était cru un moment abandonné par la province, a senti son courage se retremper et s'accroître son impatience de vaincre. Aujourd'hui, ses soldats, quand une sortie les amène du côté de Villejuif ou de Choisy-le-Roi, marchent d'un pas ferme et décidé, et à celui qui leur demande : « Où allez-vous ? — Nous allons voir du côté d'Orléans, répondent-ils, s'il y a moyen d'inviter à déjeuner l'armée de la Loire pour la semaine prochaine. » (Historique.)

A l'heure qu'il est, nous nous sommes comptés, ceux que la haine anime contre les Prussiens. Nous savons que l'armée du Midi, formée à Toulouse avec les volontaires de Marseille et de la Provence et les régiments venus des colonies, compte 60,000 hommes; que l'armée de la Loire a vaincu les Bavares avec 100,000; que celle de l'Ouest, sous les ordres de Kératry, marche avec 60,000 Bretons; que l'armée du Nord, réunie sous Bourbaki, couvre Lille et Amiens avec 100,000 hommes; qu'à l'armée régulière des Vosges, le général Michel a 60,000 soldats sous la main; qu'avec 15,000 francs-tireurs, Garibaldi défend les défilés vosgiens, inquiète et surprend les convois allemands; que M. Keller, l'ancien député, menant avec lui 25,000 Alsaciens bien armés et bien équipés, opère ou a opéré sa jonction avec le général Michel. Nous sommes sûrs enfin que l'armée de Paris s'élève au chiffre de 225,000 soldats, auxquels se joignent les 70,000 gardes nationaux des compagnies de guerre.

L'armée nationale de la France compte donc 735,000 combattants qui marchent à l'ennemi.

A cette force, animée du grand sentiment patriotique et républicain, qu'oppose la Prusse monarchique et son roi féodal ?

— Les 220,000 hommes qui formaient l'armée d'investissement sous Metz; 100,000 soldats en Alsace et en Lorraine; 50,000, sous le commandement du général de Thann dans le Loiret et l'Eure-et-Loir; l'armée du duc de Mecklembourg chargée spécialement des petits sièges et qui a lancé quelques corps volants dans la Normandie. Mettons 300,000 Allemands occupés autour de Paris et nous aurons un total de 740,000 ennemis.

Comme chiffre la partie est égale. Notre haine vaut la leur, et si les Allemands portent innée dans leur cœur une féroce inimitié pour le nom français, nous pouvons leur dire qu'en voyant à l'œuvre leur barbarie hypocrite, il nous est monté dans l'âme un désir de vengeance qui sera long à s'éteindre.

M. de Bismark, en nous voyant engourdis, nous a crus bien malades. Il a voulu nous achever. Il n'a pas encore réussi, car s'il est vrai que les haines sont si longues et si opiniâtres que le plus grand signe de mort dans un homme malade soit la réconciliation, nous sommes prêts à le convaincre que de longs jours s'écouleront avant que nous ne devenions ses amis.

Le malade revient à la santé. Il ne se réconciliera

pas; tenez-vous-le pour dit, grand ministre du roi Guillaume I^{er}.

Excursion du général Trochu dans la presqu'île de Gennevilliers. — Saint-Ouen. — Sa batterie. — Le 16 novembre, le général Trochu passait une grande partie de la journée dans la presqu'île de Gennevilliers, et le lendemain une communication du Gouvernement, affichée sur les murs de Paris, donnait à cette excursion du gouverneur une véritable importance.

La presqu'île qui s'étend de Saint-Denis à Bougival et qu'enlace le double bras de la Seine se repliant sur lui-même est en effet un des points les plus menacés. Partout ailleurs sur la rive droite, les travaux exécutés par l'ennemi présentent un caractère exclusivement défensif. Ici, au contraire, les batteries que nous soupçonnions derrière les buttes d'Orgemont sont établies dans le but de battre la plaine qui se déroule en avant d'Argenteuil, de mater les redoutes de Gennevilliers, de Colombes, de Courbevoie et, au besoin, de protéger le passage et l'attaque d'un corps de troupes qui marcherait sur notre front nord-ouest.

Nous ne connaissons pas l'importance des ouvrages masqués que les Prussiens ont élevés derrière la butte qu'une profonde tranchée du chemin de fer circulaire sépare du moulin de Sannois. Il faut qu'ils soient réellement formidables s'ils veulent lutter avec notre ligne de défense improvisée depuis l'investissement. Outre la redoute de Gennevilliers, laissée inachevée par le ministre Palikao et placée peut-être un peu trop sous les feux plongeants des batteries prussiennes, nous avons construit et armé sur cette ligne la redoute de Courbevoie, celle de Colombes et la terrible batterie de Saint-Ouen. Ces trois ouvrages relient le fort de la Briche au Mont-Valérien. De plus, certains secteurs de nos remparts septentrionaux sont aujourd'hui munis de pièces marines d'une puissance et d'une portée extraordinaires. La *Josephine*, cet engin dont la réputation parisienne sera un jour européenne, occupe la première place au 6^e secteur, voisin de la porte de Saint-Ouen.

La batterie de Saint-Ouen, qui a déjà inquiété de ses obus les travaux de la butte d'Orgemont, est établie sur ce ravissant coteau qui domine le cours de la Seine et l'île, aujourd'hui dépouillée de sa luxuriante végétation, où se tenait la *foire perpétuelle* illustrée de mâts de cocagne, d'escarpolettes, de salles de danse et de guinguettes à fritures de goujons. Ce vert mamelon, auquel le château de M. Godillot donne le réjouissant aspect d'un décor d'opéra-comique, est transformé en une station de guerre. A deux pas du château, toujours sur la hauteur, s'allongent gravement sur leurs affûts ces longues pièces de marine qui envoient des boulets de 100 livres à 8 et 9 kilomètres. De ce point, la vue, se portant un peu à gauche, découvre le château de Saint-Ouen, bâti par Lepeautre en 1660, qui appartenait alors au duc de Gèvres, seigneur du village, et dont la marquise de Pompadour fit plus tard l'acquisition. C'est dans ce château que, le 2 mars 1814, Louis XVIII s'arrêta avant de faire son entrée à Paris, et qu'il signa la fameuse charte qu'il octroyait au peuple français. Le site, paraît-il, avait plu au monarque, car deux ans après il achetait le château, le faisait démolir et reconstruire pour l'offrir tout neuf à la comtesse du Cayla.

La batterie de Saint-Ouen est installée sur l'emplacement de la magnifique demeure qu'avait fait élever en cet endroit, vers le milieu du dix-huitième siècle, le prince de Rohan, demeure qu'habita plus tard le sévère ministre Necker, père de M^{me} de Staël. C'est à deux pas de là que Ternaux éleva, sous la Restauration, le premier troupeau de chèvres importées du Thibet en France.

Il est possible que, si elle vivait encore, M^{me} de Staël augmenterait de quelques correctifs son livre *De l'Allemagne*, et qu'en entendant tonner le canon prussien et les nôtres, elle fuirait ces lieux dont la guerre déshonore le calme, maudissant comme nous ceux qui la perpétuent sous les murs de Paris.

Le temps des cachemires est aussi disparu. Je ne sais si le successeur de M. Ternaux nourrit encore dans son parc ces capricieux animaux qui fournissent leur fine laine aux épaules aristocratiques,

mais je doute que les émotions causées à ces pauvres animaux par les formidables détonations de l'artillerie mènent à bien leur élevage.

Nous sommes en guerre, et Saint-Ouen, comme tous les autres charmants villages des environs de Paris, a revêtu son armure de bataille. Sa batterie défend aux Prussiens de mettre le pied dans la presqu'île de Gennevilliers. C'est une sentinelle, le général Trochu en est assuré, qui n'oubliera pas la consigne.

Promenades militaires de la garde nationale. — Les mobiles à B. gaité. — Les francs-tireurs de Neuilly. —

La garde nationale de Paris a pris son rôle au sérieux. La situation, d'ailleurs, ne prête pas trop à rire, et chacun a compris que, pour le moment, le soldat doit primer le citoyen. Une fois que l'exercice quotidien lui a fait connaître le maniement du chassepot, quand il a su ce que c'était que de monter sa garde aux remparts, de grelotter dans la grosse capote de drap gris, tout en criant toutes les dix minutes : *Sentinelle, prenez garde à vous !* le Parisien fait soldat a dû devenir un troupiier fini. Ce n'est pas en exécutant un va-et-vient continu sur la *banquette* qu'on se fait les jambes aux marches militaires. A présent que nous sommes mobilisés par moitié au moins, on ne sait pas où nous conduira la bataille. On ne veut pas être pris au dépourvu et, pour s'habituer à emboîter le pas convenablement et courir sus au Prussien, on fait de temps à autre des promenades militaires. On sort par une porte et, protégé par les forts voisins, on se hasarde dans la campagne. S'il fait beau, la promenade militaire est une vraie partie de plaisir; s'il pleut ou s'il neige, ma foi! tant pis, on va tout de même, on barbote dans la boue, on se crotte à guêtres que veux-tu, on se trempe jusqu'aux os, mais on n'en fait pas moins ses 5 ou 6 kilomètres, le fusil sur l'épaule. On en verra bien d'autres quand *cà chauffe*. Et d'ailleurs, c'est pour la patrie! Un paralytique retrouverait ses jambes de quinze ans, et, quand on en a deux qui vous portent suffisamment, on fait son étape avec un entrain de chasseur endurci. On ne demande qu'à tirer le gibier, le Prussien.

L'éducation militaire des mobiles est plus avancée. Ils sont nos aînés dans la carrière, et nous les suivrons. Ils ont vu le feu, et ils sont rompus déjà à toutes les fatigues des avant-postes et des camps. Quand les moblots ont passé une dizaine de jours à nos postes avancés, en tête-à-tête avec les sentinelles et les éclaireurs prussiens, ils reviennent à leurs campements se reposer, jusqu'à ce qu'on les envoie sur un autre point.

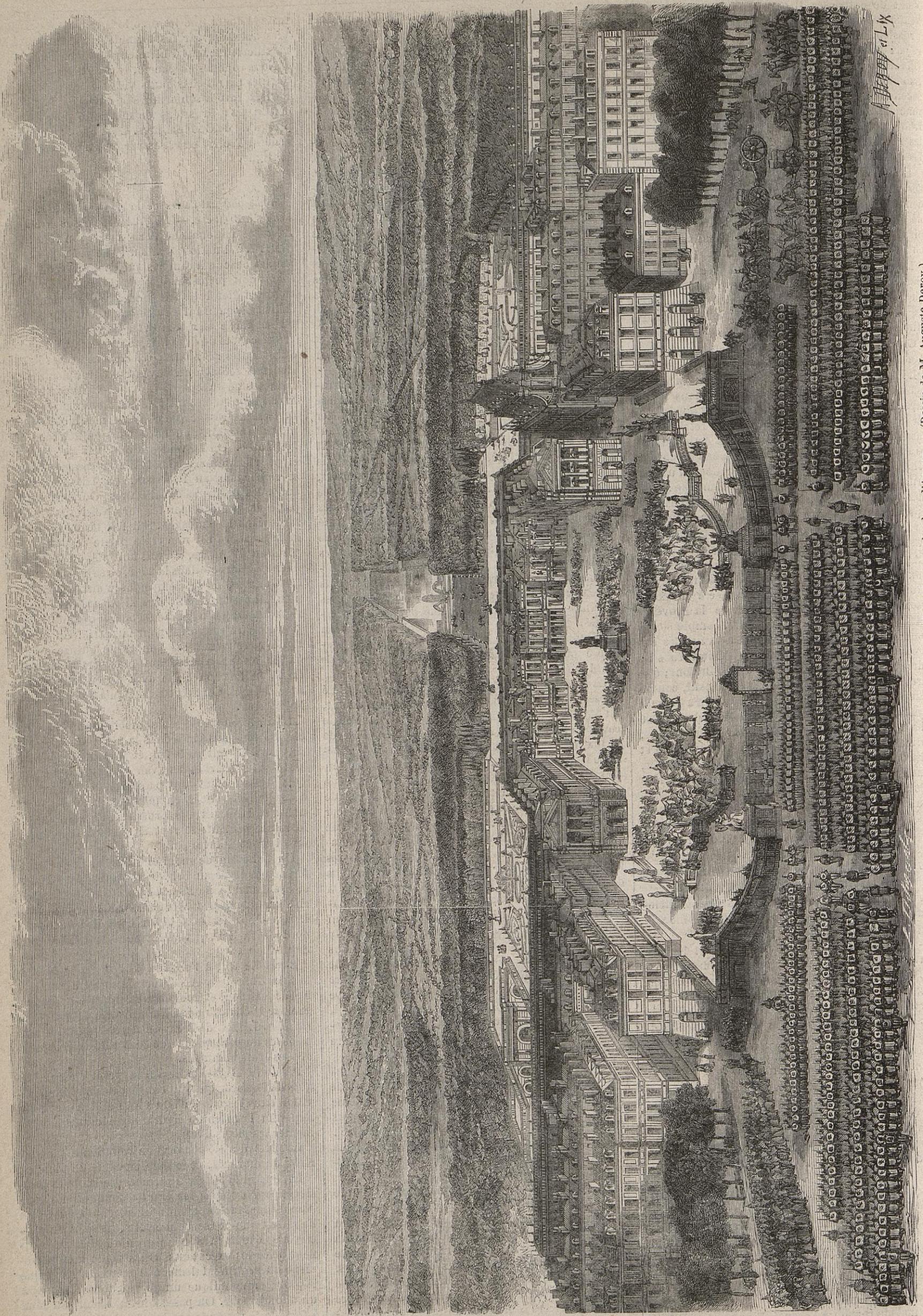
Un bataillon de mobiles parisiens a la bonne fortune de loger au bois de Boulogne, dans la délicieuse demeure de *Bagatelle*, située entre l'antique château de *Madrid* construit par François I^{er} et Longchamp. Ils sont là au bord de la Seine, au nord de la Seine, veillant sur les hauteurs de Saint-Cloud.

Bagatelle fut, à l'origine, la retraite préférée de Mlle de Charolais. A sa mort, le comte d'Artois en fit l'acquisition, et remplaça la maison de campagne par le château actuel, un modèle de goût et de richesse. Le duc de Berry en hérita, et c'est sur les pelouses du parc que le duc de Bordeaux vint prendre ses ébats enfantins.

Plus tard Bagatelle devint la propriété du marquis d'Hertford, qui y fit construire un élégant pavillon dans le goût de Louis XVI et dans lequel il renferma la machine hydraulique destinée à alimenter les pièces d'eau.

Le château a été converti en ambulance par l'héritier du marquis, et le parc en camp de mobiles.

Là, quand le temps le permet, nos mobiles parisiens, pour tromper les ennuis auxquels les condamne une inaction momentanée, n'ont trouvé rien de mieux que de se donner tous les soirs un concert à eux-mêmes. Sur le perron du château prennent place les exécutants. On attaque vigoureusement ou sentimentalement le morceau, selon que le programme indique un air de guerre ou soupire un duo d'amour. On passe ainsi une heure ou deux à faire de la musique, quelquefois à chanter un air ou dire une chansonnette, et l'on va se coucher



INVESTISSEMENT DE PARIS. — Versailles, quartier général du roi de Prusse. — Une revue sur la place d'Armes. — (Dessin de M. Auguste Deroy.)



LE SIÈGE DE PARIS. — Intérieur d'une cantine nationale. — (Types d'après nature de M. Vierge.)

INVESTISSEMENT DE PARIS. — Versailles, quartier général du roi de Prusse. — Une revue sur la place d'Armes. — (Dessin de M. Auguste Deroy.)

quand sonne le couvre-feu. La discipline n'y perd rien et la santé des mobiles de Bagatelle n'en est que meilleure, car cette distraction a chassé les diables noirs qui pouvaient importuner leur cerveau. Et puis, que faire à Bagatelle, à moins qu'on ne s'y amuse ?

C'est encore dans un endroit qui a entendu bien des flonflons que se trouve le quartier général des francs-tireurs de Neuilly (sur Marne). Ces intrépides éclaireurs ont pour caserne le bal Bullier, dit la Closerie des Lilas. Il fallait que les Prussiens vissent investir Paris pour voir le conservatoire de danse du quartier Latin transformé en un arsenal et en un petit Champ-de-Mars.

Au lieu des extravagances musicales d'un orchestre échoué, on n'entend plus aujourd'hui dans les salles de bal que la voix brève du sergent, qui apprend l'escrime à la baïonnette. Sur ces parquets élastiques, où étudiaient et étudiaient dansaient si follement, on entend résonner la crosse des fusils, le rude pas de ces infatigables coureurs de Prussiens. Ces bosquets de lilas, confidents des plus doux et des plus étranges propos, n'écoutent plus que les accents guerriers, que le récit des expéditions aventureuses.

Samedi dernier, sous ces charmes qui n'attendent que le printemps et la victoire pour se couvrir de feuilles et de grappes de fleurs, on écoutait le récit d'une affaire qui avait eu lieu la veille. La 2^e compagnie des chasseurs de Neuilly s'était trouvée aux prises avec les Bavarois à l'extrême barricade de Vitry-sur-Seine. Ils étaient cinquante contre deux cents. Cela ne les a pas empêchés de jouer de la baïonnette et de charger à fond. Le sergent Giraud, à lui seul, a tué deux Prussiens. Trois chasseurs ont été blessés, et le lieutenant Paulain s'est bravement avancé jusqu'au-devant de la barricade prussienne pour relever un de ses soldats atteint. Après avoir fait payer cher à l'ennemi sa tentative d'attaque, on s'est retiré en bon ordre, soutenu dans la retraite par le fort d'Ivry, qui a lancé quelques obus.

La veille, la 1^{re} compagnie, qui occupait Clamart, avait fait une importante capture de vin, que ne boiront pas MM. les Prussiens. Cette prise est réservée à nos braves blessés du Val-de-Grâce. C'est deux fois faire une œuvre pie : enlever aux Allemands le bien qu'ils nous volent; en faire profiter ceux qui, défendant notre patrie, ont dû quitter le camp pour soigner leurs blessures.

Après trois jours passés aux avant-postes, les francs-tireurs de Neuilly sont revenus à leur campement ordinaire, à la Closerie des Lilas. Ils se préparent à de plus grands exploits.

Une revue prussienne dans la grande cour du palais de Versailles. — Sa Majesté le futur empereur d'Allemagne vit à Versailles absolument comme s'il était à Potsdam. Il joue au Grand Roi. L'ombre de Louis XIV doit être bien étonnée de voir un Hohenzollern parader dans son palais. Les rois en Prusse et non de Prusse étaient si peu de chose de son temps ! Les Brandebourgs ont fait du chemin depuis. Ils ont marché vite et les voilà installés dans la ville créée par le monarque qui suggéra jadis au grand électeur Frédéric III l'idée de se faire roi. Aujourd'hui Guillaume le Boucher, casque en tête, ivre de sang et de vanité belliqueuse, croyant tenir la France sous sa hotte éperonnée, passe des revues dans la cour royale du palais de Versailles qu'il a envahi. Ce caporal couronné doit faire une étrange figure au milieu des Bayard, des Duguesclin, des Condé, des Masséna, des Lannes, des Jourdan, des Duguay-Trouin, des Suffren, des Duquesne, dont les statues colossales l'environnent. Il doit, dans ses moments d'ivresse et en comptant les boutons de guêtre de ses grenadiers de la landwehr, se hisser à la hauteur de la statue équestre de Louis le Grand qui domine toutes les autres, pendant que M. de Bismark se compare volontiers au Richelieu, de Ramey, qui, dans sa fine royale, lui sourit de satisfaction... ou de pitié.

Ah ! si après la revue des troupes de Metz qui sont venues renforcer l'armée qui investit Paris, Guillaume, Bismark et tous les hobereaux d'Alle-

magne ont visité les appartements, leur orgueil a dû être un peu mitigé. Le plafond du *Salon de la Guerre*, peint par Lebrun, qui représente la France armée de la foudre, devant l'Allemagne, la Hollande et l'Espagne, consternées des victoires au grand roi; la voûte de la *Galerie des Glaces*, le quatrième compartiment surtout, où sont figurées encore l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande avec cette légende : « L'ancien orgueil des puissances voisines de la France : » toutes ces glorieuses réminiscences du passé n'ont pas été peintes pour les faire rire. Et la *Salle du Sacre*, et la *Salle de 1792*, et la *Galerie des Batailles*, et la *Salle Marigny* ! Tout cela leur a fait comprendre sans doute que la France, elle aussi, connaît le chemin de la victoire lorsqu'elle n'a pas à sa tête leur compère de Sedan, qu'elle peut tomber à Hochstedt, à Ramillies, à Oudelarde, à Malplaquet, mais qu'elle sait se relever à Denain.

A la hauteur des bonds se mesurent nos chutes.

Qu'ils promènent leur forfanterie tudesque dans les salons du palais bâti par Mansard, dans les jardins tracés par Le Nôtre, qu'ils frôient de leurs insolents uniformes les chefs-d'œuvre de Puget, de Girardon, de Coysevox, de Tuby, de Bouchardon, du Bernin; qu'ils foulent aux pieds les gazons de la pièce d'eau des Suisses; qu'ils se réunissent, ces Prussiens vantards, dans un banquet pareil à celui que les gardes du corps célébrèrent dans la salle de l'Opéra le 2 octobre 1789, et qu'ils boivent à l'anéantissement de la nation française, ils le peuvent. A leur aise ! Mais qu'ils prêtent un moment l'oreille aux bruits qui arrivent jusqu'à Versailles, et ils entendront les voûtes du palais qui leur renvoient et les malédictions de Paris, et les malédictions de la France entière. Paris, il est en armes, et jure de mourir plutôt que de se rendre; la province se lève. Partout on quitte le bureau, la charrue, l'atelier, on marche contre le Prussien. Aujourd'hui, il n'y a plus de femme, plus d'enfant, plus de mère, plus de famille. Il ne reste qu'un sentiment dans le cœur, la haine de la Prusse; une seule passion dans l'âme, l'amour de la patrie.

MAXIME VAUVERT.

LETTE D'UN MOBILE BRETON

Nous reproduisons la pièce suivante de M. François Coppée, qui est vraiment un petit chef-d'œuvre. C'est un juste tribut payé par un poète à l'héroïsme des mobiles bretons. Le jeune auteur du *Passant* a rarement été mieux inspiré. C'est *Paris-Journal* qui a eu la bonne fortune de servir le premier ce régal aux délicats :

Maman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,
Ce soir, en attendant que le couvre-feu sonne,
Je mets la pume en main pour vous dire comment
Je pense tous les jours à vous très-tendrement,
Très-tristement aussi, malgré toute espérance;
Car, bien qu'ayant juré de mourir pour la France,
Et certain que je suis d'accomplir mon devoir,
Je ne puis pas songer au pays sans revoir
La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,
La soupière de chou qui fume et qui sent bon
Entre les vastes plats d'anchoix et de jambon,
La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,
Et papa, qui, pensant que je manque au souper,
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.
— Donc nous sommes campés sous le fort de B cêtre
Avec Monsieur le Comte et tous ceux de chez nous.
Je vous écris ceci, mon sac sur les genoux,
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.
Bicêtre est une sombre et forte citadelle,
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,
Dorment dans le caban auprès de leurs canons,
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade
Parlé depuis longtemps entre le ciel et l'eau,
Car Saint-Servan n'est pas bien loin de Saint-Malo,
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.
Mon bataillon était de la dernière affaire,
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,
Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.
Il avait un éclat de bombe dans la cuisse.
Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait;
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.

On nous a portés tous à l'ordre de l'armée.
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée,
Et j'ai marché toujours en avant sans rien voir.
Enfin on a sonné la retraite, et, le soir,
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbe,
Et qui de compliments paraît être assez chiche,
Nous a dit : Nom de nom ! mes enfants, c'est très-bien !
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,
Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,
Nous avons tous crié : « Vive la République ! »
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas ? —
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas,
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui tresse sa soutane,
Marche à côté de nous, droit au-devant du feu
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu;
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt après la messe.
— Nous avons traversé Paris. Il m'a fait peur;
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,
Sombre et lisant tout haut les journaux dans les rues.
Huit jours les habitants logèrent les recrues.
Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise,
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,
Confus de l'embarras où nous les avions mis.
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes
Et couvraient, les démons ! de leurs joyeux vacarmes
Le bruit que nous faisons avec nos gros souliers.
Bref, nous sommes partis bien reconciliés,
Et, les jours de congé, nous leur faisons visite.
— Allons ! il faut finir cette lettre au plus vite,
Car le clairon au loin jette ses sons enivrés.
Je ne sais pas encore si vous la recevrez.
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école :
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,
Me voilà caporal avec un beau galon.
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.
Maintenant, au revoir, chers parents, je l'espère.
Si je ne reviens pas, ô ma mère et mon père !
Songez que votre fils est mort en défenseur
De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur,
Quand tu rencontreras Yvonne à la fontaine,
Dis-lui bien que je l'aime, et qu'elle soit certaine
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,
Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence
Que j'ai peur du grand gars qui lui parle à la danse;
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis,
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse suprême,
Et je signe, en pleurant, « Votre enfant qui vous aime. »

FRANÇOIS COPPÉE.

Paris, octobre 1870.

PARIS A TABLE

Triste table, bien chétive, bien maigre ! Un carême inattendu, qui « creusera » d'amers souvenirs dans l'estomac des contemporains !

Pourtant, c'est une page de notre histoire, et je suis peut-être plus qu'un autre autorisé à écrire quelques lignes de cette page.

J'expie aujourd'hui cruellement mon amour de la bonne chère.

Je suis puni par où j'ai péché, hélas !

O bisques odorantes, poissons orgueilleux, gibiers parfumés, végétaux délicats, volailles rebondies ! Se peut-il que vous ayez si vite disparu ?

Depuis huit jours je me nourris des produits les plus singuliers. Je n'en suis plus même au cheval; l'âne lui a succédé. Alliboron a remplacé Cocotte. Je mange des choses invraisemblables accommodées à des résidus qui n'ont de nom dans aucune *Cuisinière bourgeoise*.

Êtes-vous assez vengés de mes dédains d'autrefois, modestes lapins domestiques, et vous humbles veaux de barrière ! Que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour un de ces « bons petits plats canaille » que mon sarcasme n'a pas toujours épargnés : mirotons, blanquettes, fèves à la bourgeoise !

Il est trop tard ! mot éternel des révolutions.

Vous souvient-il d'une scène de l'*Auberge des Adrets* où Robert Macaire et Bertrand consultent le garçon Pierre sur ce qu'il peut leur donner pour déjeuner ? Pierre leur propose successivement et complaisamment omelettes, côtelettes, rognons, etc. Après l'avoir écouté avec une attention grave, Robert Macaire finit par lui dire : « Eh bien, donnez-nous pour deux sous de fromage de Gruyère. »

Toute la salle éclatait de rire à cette chute imprévue, car le fromage de Gruyère était alors le der-

nier mot de la modestie et le premier de l'indigence.

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui Robert Macaire semblerait un présomptueux nabab.

Je viens de rencontrer un prestidigitateur fort connu.

— Faites-moi un de vos tours les plus vulgaires, lui ai-je dit.

— Volontiers ; lequel ?

— Une omelette dans un chapeau.

Mon prestidigitateur s'enfuit sans me répondre.

Ainsi, voilà où nous en sommes arrivés, à considérer un œuf comme une curiosité et à nous rappeler ce qu'était autrefois une sardine !

Le homard est devenu une bête fabuleuse comme celles de l'Apocalypse, — ou comme les grands animaux qui surmontent la tour Saint-Jacques.

Un boudin passe à l'objet d'art.

Quelques bourgeois se sont décidés, après de longs et douloureux combats intérieurs, à manger leurs perruches d'Australie, à mettre leurs serins en brochette, leurs poissons rouges en friture, et à recouvrir leurs écureuils d'une barde de lard. Dures extrémités !

Puis est venue l'heure des ménageries et du Jardin des Plantes. A ce moment-là, — s'il faut tout dire, — mon estomac a éprouvé quelques agréables surprises. J'ai mangé du kangaroo chez Bignon, de la chèvre du Thibet chez Brébant, du renne chez Dinocbau. Arsène Houssaye m'a convié à partager un morceau de jaguar. « Viens t'asseoir avec nous dimanche devant un filet de zèbre, » m'a écrit Séligmann. Fantaisies exceptionnelles ! bonnes fortunes d'un jour ! Cuisine abordable seulement aux naturalistes et aux potentats !

Cela a trop peu duré. Je suis retombé de cet ordre supérieur dans les basses régions des plus abominables fricots.

Hier soir, dînant avec un de mes amis, je m'exerçais sur un morceau de mulet.

— Passe encore pour le mulet ! murmurais-je en soupirant ; mais qu'est-ce qu'il y aura après ?

— Bah ! s'écria mon ami, un des plus optimistes qui soient ; vous ferez comme tout le monde, vous mangerez du chat et du rat.

— J'ai de la méfiance.

— Pourquoi cela ? répliqua mon ami ; des préjugés ! des scrupules ! Raisonnablement un peu. Le chat, si séduisant d'aspect et de manières, n'a pas besoin d'être défendu ; il se défend tout seul, au dire de certains hôteliers. Est-il plus difficile de démontrer l'excellence du rat ? Le rat est trouvé malpropre par des gens qui estiment le porc et le sanglier comme viandes salubres. Où la délicatesse va-t-elle se nicher ? Pauvres rats, vous si gentils, si dodus, si craintifs et si valeureux par intervalles (car les rats se révoltent contre l'homme) ; vous à qui l'on a si pittoresquement et si justement assimilé les coquettes petites figurantes du corps de ballet de l'Opéra ; comme on vous a longtemps ignorés, et surtout comme on vous a calomniés ! Heureusement que vous voilà mis en lumière, guênes familières des souterrains !

Je n'avais pas interrompu mon ami dans sa tirade.

Cependant, je hochais la tête.

Il reprit :

— A Bordeaux, les tonneliers du quai des Chartrons se repaissent avec délices des rats qu'ils attrapent dans les celliers où *chais*, pour me servir de l'expression locale. Ils dépouillent ces rats, ordinairement très-gras, les fendent en deux et les servent sur le gril, assaisonnés avec des herbes, du sel et une forte pincée de poivre. J'en ai goûté maintes fois ; ce n'est pas seulement bon, c'est succulent, c'est excellent.

Je souris d'un air de doute.

— Allons, dis-je, va pour le chat.... et pour le rat ; mais après ?

— Après, il y a le chien.

— Jamais ! fis-je avec un geste de dégoût.

— Ne répondez de rien.

Nous restâmes quelque temps silencieux.

— Malheureux Paris ! dis-je au moment de notre séparation.

.... Et cependant, le soir même, je faisais un

rêve splendide. Je me voyais placé au sommet d'une importante colline. Autour de moi se groupaient les masses considérables qui avaient servi à ma nutrition depuis l'âge d'appétit. Les célèbres nomenclateurs, Homère et le Tasse, auraient reculé devant cette accumulation énorme d'animaux et de végétaux. Là, dans une prairie, paissaient et brouaient librement les bœufs, les veaux et les moutons que j'avais mangés. Du milieu des blés innombrables qui avaient servi à faire mon pain s'envolaient des milliers d'alouettes, de cailles, de perdreaux qui avaient alimenté mon bel âge. Les arbres ployaient sous les fruits qui avaient crié sous ma dent irrande. Au bas de cette colline, je voyais couler une rivière composée de tout le vin que j'avais bu ; elle se subdivisait en une infinité de bras de liqueur et de thé. Dans cette rivière nageaient les poissons dont j'avais fait mes délices ; sur le bord se pavanaient les canards, les coqs, les poulardes sur lesquels j'avais autorisé de sanglantes dragonnades. Une importante fortification serpentait autour de cette colline : elle était formée d'une triple rangée de fromages, de puddings et de tartes sur deux couches de melons ; de distance en distance pointaient, comme une batterie, des tonneaux de riz, de piment et de poivre.....

Un coup de canon tiré du Mont-Valérien me réveilla subitement, et fit voler mon rêve en éclats.

CHARLES MONSELET.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

BARRÈRE

Les Archives de la Bastille.

Après la prise de la Bastille, les archives ténébreuses de cette prison furent trouvées intactes. Le gouverneur, croyant la Bastille imprenable, n'avait pris aucun moyen de les enlever ou de les brûler. Cet arsenal secret du despotisme renfermait des documents aussi curieux qu'horribles et promettait d'utiles révélations.

Le premier soin des membres du comité des lettres de cachet fut de se faire apporter les registres et les documents de la Bastille, dont la commune de Paris s'était déjà emparée par le ministère de M. Manuel, son procureur général, qui en avait fait faire des copies pour des publications qu'il entreprit à son compte quelque temps après.

Nos investigations nous mirent sur la trace d'un comte de Créqui, parent des Bourbons, qui avait été enfermé à la Bastille, mais dont le sort demeurerait entièrement ignoré, car il n'était pas porté sur le registre des morts et des inhumations, à la Bastille. Sa famille l'avait fait arrêter, et elle avait ensuite voulu faire perdre sa trace, en s'arrangeant avec le ministère prussien pour le détenir dans les cachots de la forteresse de Stettin, en Poméranie. Notre comité des lettres de cachet parvint à faire briser les fers du malheureux Créqui.

Ce que le comité des lettres de cachet trouva de plus infâme, ce fut la correspondance du ministre principal, Brienne, avec M. de Crosne, lieutenant général de police. Le ministre ordonnait à ce dernier de faire préparer des places à la Bastille pour douze prisonniers. M. de Crosne répondit que la Bastille était pleine, encombrée, et qu'il n'y avait pas de place à donner. Alors le ministre principal enjoignit de nouveau au lieutenant général de police de faire évacuer douze cachots pour les douze nouveaux prisonniers, et ordonna que les anciens habitants qu'on déplacera soient envoyés à la maison des aliénés, à Charenton. Ce projet barbare fut exécuté, et douze prisonniers de la Bastille furent déclarés atteints de maladie mentale et reçus comme fous à Charenton.

Éclairés par cette correspondance infâme du ministre principal et du chef de la police, nous ordonnâmes au maire de Paris, M. Bailly, d'aller faire la recherche de ces douze infortunés. Les registres de Charenton furent confrontés avec ceux de la Bastille, et l'identité fut constatée. Les douze pros crits étaient pleins de raison ! Il n'est pas possible de trouver dans les noires annales du despotisme européen un trait aussi atroce que celui que le co-

mité découvrit en 1789, et dont il ordonna la réparation.

Une parole de Mirabeau commentée par lui-même.

Vers cette époque, on traita la grande question de la *liberté de la presse*. Plusieurs écrits avaient circulé dans l'assemblée pour démontrer la nécessité de cette liberté indéfinie, soumise seulement aux lois répressives de la calomnie et des troubles publics, et dont les délits seraient déferés aux jugements par jurés, et jamais à la police ministérielle.

Il appartenait au génie de Mirabeau de tracer la ligne de démarcation entre la liberté et la licence, et de défendre avec énergie et lumière ce palladium de la liberté civile et politique. Ce fut alors que, dans un mouvement oratoire, en demandant d'ajourner à jour fixe la discussion sur la *liberté de la presse*, il s'écria : « Chaque député doit apporter sur cette question importante le tribut de ses lumières ; je somme, au nom de la liberté, un des hommes les plus éclairés de cette assemblée de publier son opinion ; le silence de M. Sieyès est une calamité publique. »

Ces mots donnèrent quelques degrés d'élévation à la réputation de M. l'abbé Sieyès. Ce jour-là, nous allâmes dîner chez M. de Mirabeau, rue du Mont-Blanc, quelques députés, M. Frochot et moi. Nous lui reprochâmes ce mot qui donnait trop d'éclat au talent polémique du vicaire-général de Chartres. Mirabeau se mit à rire de son rire sardonique, en disant : « Laissez faire, j'ai donné à cet abbé une telle réputation, qu'il aura bien de la peine à la trainer. »

Une page de Barère et de Saint-Just.

Cette page fut écrite sur le bureau du comité de salut public, moitié par Saint-Just et moitié par Barère. Les deux décemvirs, un jour que sans doute ils étaient moins pressés d'occupations qu'à l'ordinaire, devisaient ensemble sur des sujets littéraires, pour lesquels il existait entre eux conformité de goûts. Les diverses manières d'étudier leur fournirent le texte d'une polémique dans laquelle les caractères des deux écrivains se manifestent alternativement sous une forme piquante :

« La méthode des extraits est très-peu utile, dit Saint-Just. Quand vous êtes frappé ou d'une maxime, ou d'un développement ou de telle autre chose dans un livre, lisez deux fois, vous vous en souviendrez ; couchez par écrit, votre mémoire se reposera sur votre extrait ; elle deviendra paresseuse, et toute votre instruction sera dans des cartons. »

Barère répond :

« Les anciens n'étudiaient qu'en apprenant les morceaux des grands maîtres. »

Saint-Just ajoute ces mots, et les souligne : « *Par cœur.* »

Barère : « Démosthènes voyagea chez les Égyptiens pour y étudier et extraire... »

Saint-Just interrompt, et écrit en note : « Je le nie. »

Barère : « Tacite éleva son génie en faisant des extraits, qu'il appelait *excerpta*... »

Saint-Just interrompt de nouveau : « Cette idée est bonne, si l'on parle des traductions des langues étrangères. — Les extraits des livres nationaux sont rarement utiles ; ils servent pour l'érudition sans perfectionner l'entendement. »

Barère continue en parlant de Tacite :

« Il vit tout, parce qu'il abrégait tout, et qu'il avait appris par l'habitude de lire utilement. — Les traits, les maximes écrites sont une sorte de gravure dont on garde des exemplaires. — Ce sont des bibliothèques portatives ; ce sont les portefeuilles des peintres qui vont à Rome faire des études. — Paresseuse, c'est à toi seule de rejeter les extraits. Le génie s'en sert comme Perrault se servait des pierres pour faire la belle colonnade du Louvre. »

L'Assemblée nationale à Paris.

Paris n'est pas le lieu convenable aux Assemblées nationales ; il y a trop d'influences corruptrices,



La halte aux avant-postes.

malfaisantes, exagérées et calomniatrices. Ce n'est pas pour de faibles causes que dans l'ancienne monarchie, sous les Valois, par exemple, les Etats généraux se tenaient alternativement dans différentes villes de province. C'est ainsi que nous avons vu, dans l'histoire des Assemblées de la nation et dans celle de sa législation, les *Etats généraux* et les *grandes ordonnances* de Blois, d'Orléans, de Tours, du Roussillon, de Rouen, de Villers-Cotterets, etc.

Sans doute, si l'opinion des masses n'était pas sujette à se corrompre, si l'esprit public n'était pas trop souvent frelaté et de fabrique, si la vertu civile et un patriotisme éclairé dirigeaient toujours les écrivains, les journalistes, les publicistes et les réunions publiques, ainsi que les salons qui ont acquis trop d'influen-



La cantinière.

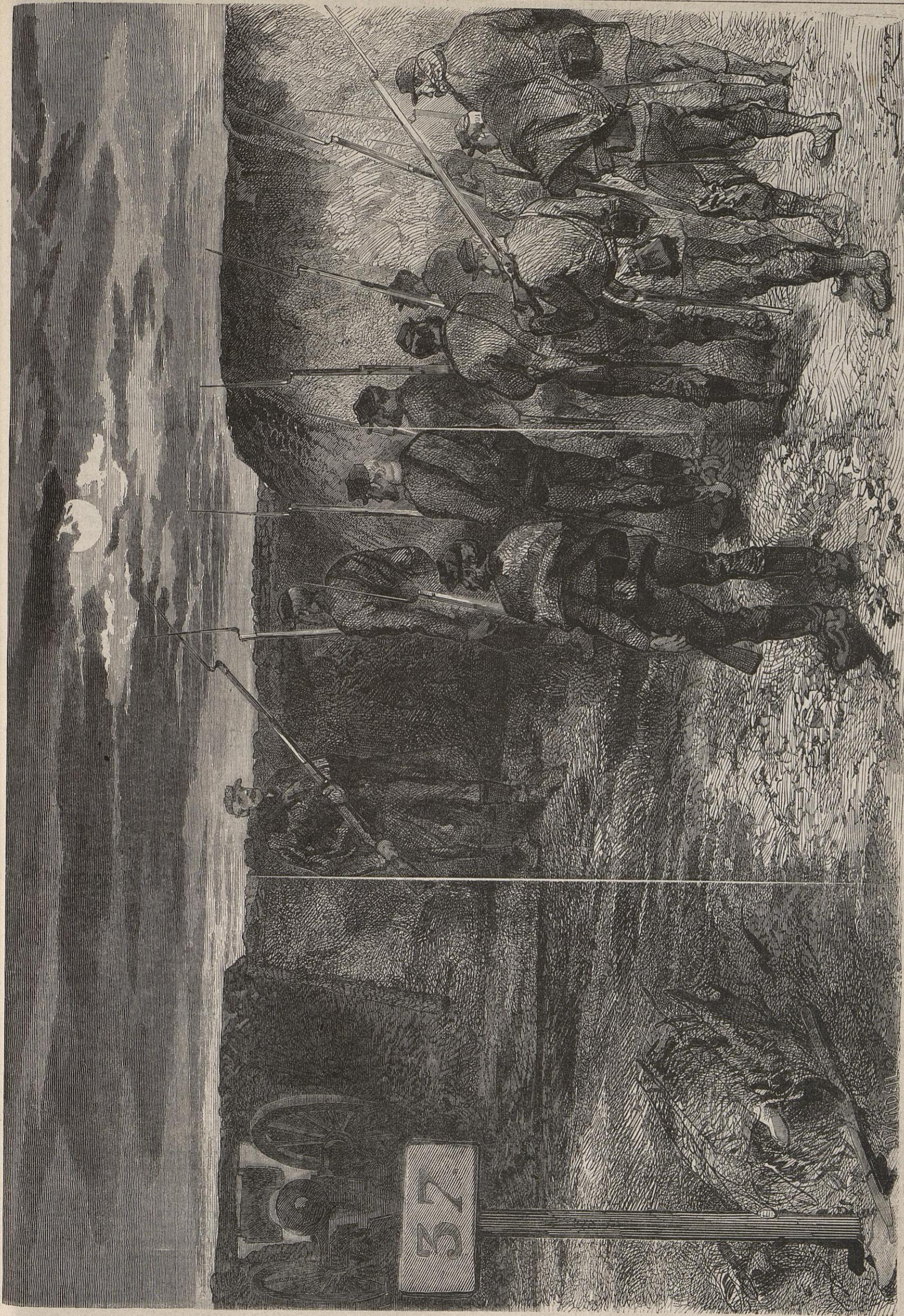
ce sur les affaires générales, alors, point de doute que les Assemblées de la nation ne fussent mieux placées dans le sein de la capitale que dans les provinces, parce qu'on aurait ainsi un plus grand foyer d'opinions et un plus riche concours de lumières pour régler les affaires et les besoins de l'Etat. Mais quand ce vœu sera-t-il accompli? Quand y aura-t-il plus de *nationalité* et de *morale* à Paris, et moins d'*égoïsme* dans toutes les classes?

Pour qui mourut
le marquis de Favras

Lafayette joua un grand rôle dans l'opposition lorsque Louis XVIII et Charles X opprimèrent insolamment la France. Aussi les ministres de cette époque essayèrent-



PROMENADES MILITAIRES DE LA GARDE NATIONALE — L'averse. — (Dessins de M. Gustave Janet.)



LE SIÈGE DE PARIS. — La garde nationale aux remparts. — Le caporal de pose. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

ils de le comprendre dans quelques conspirations, soit celle du général Berton à Saumur, soit celle des quatre sous-officiers de la Rochelle. On mit plusieurs fois en délibération au conseil si l'on ferait arrêter le général Lafayette. On ne l'osa pas. Le mot de cette réserve inaccoutumée ne fut connu qu'après la Révolution de juillet 1830, et par la révélation de M. de Lafayette lui-même.

Dans le mois d'octobre 1830, quelques amis étaient réunis chez lui et parlaient des événements passés sous la Restauration; l'un d'eux témoigna son étonnement de ce que les Bourbons ne l'avaient pas fait arrêter lors de la conspiration des quatre sous-officiers de la Rochelle, dans laquelle on le disait compromis.

« Ils n'osèrent pas, répondit M. de Lafayette, quoiqu'ils en eussent bonne envie, parce qu'ils savaient que j'étais décidé à dévoiler tous les faits et documents qui étaient à ma connaissance sur la conspiration du marquis de Favras, ourdie, conduite et soldée par Monsieur, frère du roi, devenu lui-même le roi Louis XVIII. Je voulais déchirer le voile qui a trop longtemps couvert ce crime de lèse-nation. Louis XVIII le sut et s'opposa à mon arrestation.

Cette conversation m'a été rapportée par M. David, de l'Institut, sculpteur célèbre, un des patriotes de juillet qui se trouvait dans le salon de M. de Lafayette lorsqu'il leur racontait cette circonstance. Il faut espérer que M. de Lafayette a déposé dans ses mémoires ces faits de la conspiration Favras, qu'il fut bien à portée de connaître, puisque, en 1830, il était commandant de la garde nationale et très-lié avec M^{me} la duchesse de Simiane, amie et confidente de la reine, qui était instruite, jour par jour, de la conduite de Monsieur, son plus mortel ennemi.

C'est dans la journée du 19 février 1790 que le malheureux marquis de Favras, indignement abandonné, expia sur un infâme gibet son zèle et son imprévoyance. Ah! si les Français qui émigrèrent ensuite de leur pays pour servir de tels maîtres, avaient pu être réunis au palais du Luxembourg dans cette nuit funeste, un seul instant de ce spectacle odieux les aurait éclairés sur leur idole héréditaire; ce spectacle eût désillé leurs yeux et indigné leur âme. Les témoins du fait suivant sont tous connus à Paris, et M. Augéard, alors secrétaire des commandements de la reine, qui l'avait chargé d'observer tout ce qui se passait au Luxembourg, savait et disait les noms de tous les courtisans du prince. Le comte de L. C. avait été envoyé par lui pour assister au supplice de Favras, tant son Altesse Royale redoutait que cette victime trop dévouée ne parlât et ne perdît courage à l'aspect de l'échafaud; il fallait soutenir sa constance et sa force jusqu'au dernier moment. Un cercle assez nombreux était réuni au palais du Luxembourg; l'incertitude et le trouble étaient peints sur tous les visages; on attendait en frémissant l'issue de cette sanglante tragédie, dont le dénouement pouvait compromettre plus d'un puissant personnage. Neuf heures sonnent: le comte de L. C. arrive, il rend un compte détaillé et fidèle des derniers moments de la victime; il annonce que son silence ne s'est pas démenti et que Favras emporte au tombeau son secret funeste. Le calme et la sérénité rentrent alors dans les cœurs, toutes les terreurs sont dissipées, le maître du palais a déjà oublié pour quelle cause la potence a été dressée sur la place de Grève; l'innocent a été sacrifié, mais la vie du prince est assurée; qu'importe? Peu de jours après il faisait, au milieu d'une foule immense, un repas somptueusement servi, et le sang innocent ne troublait pas les flots du vin et la joie impie des convives. Cependant, quelques jours après, le prince n'étant pas rassuré sur ses terreurs secrètes, une démarche d'éclat lui parut nécessaire pour éloigner les soupçons qui s'accumulaient sur sa tête. Il se rend à la Commune de Paris, il s'y rend de sa propre volonté, sans qu'aucune circonstance étrangère y réclamât sa présence; et là, à la face de la France interdite d'étonnement, il exhume les cendres encore fumantes de sa victime, il flétrit sa mémoire de l'opprobre qui suit le nom des traîtres.... — Il n'y a rien à ajouter à l'horreur de ce tableau; chaque lecteur y attache les réflexions qui l'indignent et l'oppressent.

Cet homme était capable de tout, excepté d'une maladresse.

LORÉDAN LARCHEY.

Les confidences d'un Pigeon voyageur

Je dirai: J'étais là, telle chose m'advint.

Et soudain un grand émoi troubla le silence du pigeonnier. C'étaient des roucoulements, des battements d'ailes, des agitations.

- Le voilà!
- Il est revenu!
- Où est-il?

Le pigeon qui était l'objet de ces témoignages flatteurs de sympathie s'était blotti dans un petit coin, tout épuisé par la fatigue, tout détrempe par la pluie.

On voyait que le pauvre avait dû passer par de rudes épreuves, car il fut au moins pendant une demi-heure sans pouvoir répondre à l'empressement de ses collègues.

Les questions cependant s'entre-croisaient dans l'air.

— Comment as-tu fait pour échapper à tous les périls?

- Pourquoi as-tu tant tardé à revenir?
- Quelle route as-tu suivie?
- Qu'as-tu vu chemin faisant?

Rassemblant ses forces, le pigeon voyageur redressa sa petite tête avec fierté et prenant la parole:

— Chers amis,

Croyez que je suis bien heureux de vous revoir. D'autant plus heureux que j'ai failli laisser ma vie dans ce voyage. Que de coups de fusil! Que d'ambûches!

Mais il s'agissait d'un service national et cela donne du courage de se sentir utile. Lorsque j'étais prêt à défaillir, je me rappelais que je portais sous mon aile ma part des destinées de la patrie et aussi de la joie pour bien des familles.

Et je reprenais mon vol avec une ardeur nouvelle.

Pauvre pays!

Combien de noirs corbeaux j'ai vus fouiller ton sol de leur bec acharné!

C'était là-bas, dans les grandes plaines où dorment les morts des grandes batailles. Triste spectacle, effroyable souvenir!

Un peu plus loin heureusement, le spectacle changeait.

Quelles sont ces tentes? Des Prussiens encore! J'allais m'enfuir à tire d'aile, quand je reconnus le drapeau tricolore. C'était une des nouvelles armées qui se lèvent pour venger celles que l'armée ennemie a faites prisonnières.

J'ai assisté ainsi à une partie de la bataille d'Orléans.

Nous ne sommes pas braves de tempérament, nous autres pigeons, mais, ma foi, j'oubliais les risques que je courais pour mon compte.

J'aurais été tout fier qu'on me chargeât d'apporter ici le premier bulletin de victoire.

Celui-là, espérons-le, sera suivi de bien d'autres, car dans une ferme où je m'étais réfugié une nuit, j'ai entendu causer des paysans.

— Puisqu'ils veulent notre ruine, disaient-ils, mieux vaut mourir les armes à la main que de crever de misère.

Cela m'a fait plaisir de les entendre parler ainsi.

Plus loin j'ai rencontré dans l'air un canard. Quel canard! Je n'en avais jamais vu de si gros.

Il portait en bandoulière un paquet assez volumineux. Je me suis avancé pour engager la conversation. Je ne sais ce qu'il m'a baragouiné dans un jargon incompréhensible. C'était un canard allemand qui portait des exemplaires du *Journal officiel* de Versailles. Il s'en allait en Russie avec la dernière circulaire de M. de Bismark.

Que le diable l'emporte vers quelque casserole avec accompagnement de petits pois!

Je vous ai dit qu'entre les dépêches officielles j'étais porteur d'un certain nombre de télégrammes privés.

Pour ceux-là il sera bon d'ajouter la mention: sans garantie du Gouvernement.

Il a raison le proverbe qui dit que les absents ont tort. Décidément l'espèce humaine ne nous vaut pas pour la fidélité, et si vous saviez ce que j'ai vu de veuves inconsolables en train de se consoler! Mais chut! si je bavardais ainsi, on me prendrait pour un perroquet.

Ce que je peux vous dire, par exemple, c'est que les *Francs-Tieurs* n'ont guère d'agrément là-bas. On se les montre au doigt, et ils ont des allures bien piteuses, ceux qui se promènent en ce moment sur les plages des villes d'eaux en tête-à-tête avec le rhume.

C'est fâcheux, les bronches sont plus susceptibles que le cœur.

Mais on vient, mes enfants. Il s'agit sans doute de me conduire chez un ministre, ni plus ni moins.

Nous sommes dans les honneurs pour le moment. Les puissances de ce monde nous font la cour, et nous sommes en train de leur démontrer une fois de plus qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Ce qui n'empêchera pas sans doute que, la crise passée, on nous remette à la crapaudine comme devant.

N'importe. Il s'agissait de réhabiliter les oiseaux. Les pigeons réparent un peu le mal que les aigles ont fait.

C'est le système des compensations. Fais ce que dois, advienne que pourra.

Une main s'allongea dans l'obscurité, prit l'orateur par le milieu du corps et l'emporta, tandis qu'un murmure d'approbation courait encore dans les rangs de l'auditoire longtemps après qu'il était parti.

PIERRE VÉRON.

PROPHÉTIE

Marie-Thérèse, qui avait eu le malheur de courir contre son gré et sous la pression du roi de Prusse au partage de la Pologne, voyait de loin et juste, et elle l'écrivait, en 1778, à sa fille, Marie-Antoinette, alors reine de France:

« Tout le monde en Europe sait quel compte il faut faire du roi de Prusse et de sa parole. La France en a fait l'expérience en plusieurs occasions, et, en général, aucun souverain de l'Europe n'a pu se soustraire à ses perfidies. Et c'est un pareil roi qui veut s'imposer à l'Allemagne en dictateur et protecteur! Cependant il est plus étonnant encore que toutes les puissances ne se mettent pas d'accord en vue de conjurer un tel danger, qui, tôt ou tard, doit inévitablement se faire sentir de tout son poids à chacune d'elles!... » C'est nous qui sommes les premiers exposés à ses coups, et cependant on nous a abandonnés! Peut-être, pour cette fois-ci, nous nous en tirerons encore tant bien que mal. »

Mais l'impératrice prévoit que la puissance militaire créée par Frédéric II ne fera que grandir, et

que « la monarchie des Hohenzollern sera un jour la source de malheurs infinis, non-seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour toute l'Europe. »

« Je ne parle pas, dit-elle, pour l'Autriche seulement. Ce que je dis a trait à toutes les puissances de l'Europe. L'avenir ne me paraît point brillant. Mais je ne vivrai pas naturellement assez longtemps pour le voir de mes propres yeux; « malheureusement, mes enfants et mes petits-enfants et mes peuples ne l'éprouveront que trop. »

« Il se fait déjà bien sentir à présent, ce despotisme, reniant tous les principes, mais plein de force, de la dynastie des Hohenzollern, qui ne connaît d'aucun motif d'action que son propre profit. Si on laisse ce principe prussien gagner toujours plus de terrain, quel va donc être l'avenir de ceux qui doivent être nos successeurs? »

L. L.



COMÉDIE-FRANÇAISE : Matinées dramatiques. — PORTE-SAINT-MARTIN : Soirée patriotique, littéraire et musicale au profit de la maison d'adoption du 3^e arrondissement. — AMBIGU : *Les Paysans lorrains*, drame en cinq actes, par M. Frantz Beauvallet. — BEAUMARCHAIS : *La Foi, l'Espérance et la Charité*, drame en cinq actes, par M. Rozier.

On ne voudrait pas tout à fait rouvrir à la curiosité les théâtres de Paris; on les entre-baille à la bienfaisance. C'est tantôt pour un canon, tantôt pour les blessés, tantôt pour les maisons d'asile. La Comédie-Française a inauguré, la première, des matinées qui tiennent le milieu entre la conférence et la représentation. On y joue des fragments du répertoire classique: *Esther*, *l'École des Femmes*, *le Misanthrope*, *Tartuffe*. Entre ces actes, force morceaux patriotiques sont débités. Il y a au Théâtre-Français tout un baraquement de poëses qui sont constamment occupés à faire vibrer la corde nationale, la corde d'airain. On n'a que l'embarras du choix entre MM. Édouard Pailleron, Eugène Manuel, Théodore de Banville, Édouard Fournier, Bergerat, Henri de Bornier, François Coppée. Chacun d'eux a tenu à honneur de payer son tribut à la circon-

stance. Généralement ces pièces de vers sont bonnes, meilleures même que celles qui se faisaient sous l'Empire. Entre autres, la *Lettre d'un mobilé breton*, par M. Coppée, a été fort goûtée. C'est la note familière et touchante.

M. Coquelin excelle à raconter ces choses moitié gaies, moitié attendries.

Il va sans dire que les *Châtiments* sont aussi de la partie, — car il n'y a pas de représentation sans l'inexorable chef-d'œuvre. — mais les *Châtiments* dans ce qu'ils ont de général et de plus élevé. Il n'eût pas été possible aux artistes de la Comédie-Française de descendre au ton de l'injure envers un pouvoir contre lequel ils ont assurément peu de griefs. A ce point de vue, les explications publiques de M. Got étaient au moins inutiles.

C'est sur d'autres scènes et par d'autres acteurs que sont débités les morceaux violents des *Châtiments*. Ces acteurs-là ont sans doute toutes sortes de motifs de se croire parfaitement indépendants. Ce sont des hommes comme les autres, ayant le droit d'avoir des opinions, des passions, des haines. N'appartenant d'une façon exclusive à aucun théâtre, ils pourraient s'intituler *Comédiens ordinaires du peuple*. En cette qualité, il leur est permis de refléter les colères et les vengeances du peuple. Rien de mieux.

Je ne ferai pas comme certaines gens, un reproche au plus illustre d'entre eux de ce qu'il semble avoir oublié si tôt la pension (bien méritée) qu'il tenait du souverain déchu. Don César de Bazan serait capable de me répondre, comme Baour-Lormian, avec un de ces gestes solennels dont il a le secret: « C'est vrai, le tyran m'avait flétri d'une pension! »

Je voudrais pouvoir qualifier de brillantes les soirées de la Porte-Saint-Martin, mais, en vérité, cela m'est impossible. Pourtant, c'est bien toujours le même public qu'autrefois, compacte, remuant, gouailleur, prompt aux imitations des cris d'animaux, — mais ce n'est plus le même éclairage. Le lustre avare pleure de tristes lueurs sur le parterre, la rampe sent le pétrole. Au fond des loges rougeâtres, on voit se mouvoir des formes indécises: ce sont les ombres de celles qui furent les beautés tapageuses de l'empire. Aujourd'hui, discrètement effacées, modestement vêtues de robes montantes, le chignon diminué, elles offrent à elles seules un spectacle, — et un enseignement. Leur cour s'est éclaircie et ne se compose plus que de rares fidèles. Elles promènent leurs lorgnettes effarées sur des rangées monotones de gardes nationaux ayant remplacé les gandins, les cocodès, les petits crevés de jadis. Jadis, c'est-à-dire avant-hier. Leurs noms

prononcés par quelques-uns résonnent étrangement comme un écho des lointaines décadences. On se montre encore du doigt quelques journalistes épars, reste d'une puissance disparue, feuilletonistes sans ouvrage, romanciers en disponibilité. Dans les corridors errent les fantômes des auteurs dramatiques causant avec les spectres des ouvreuses.

Tel est le tableau fumeux, et cependant intéressant, auquel il m'a été donné d'assister samedi et lundi derniers. Ceux qui l'ont contemplé comme moi s'en souviendront toujours. — O théâtre de la Biche au bois et des féeries de trois cent mille francs! O théâtre des ballets vertigineux, des fontaines miraculeuses, des pyramides de chair humaine éclairées par la lumière électrique!

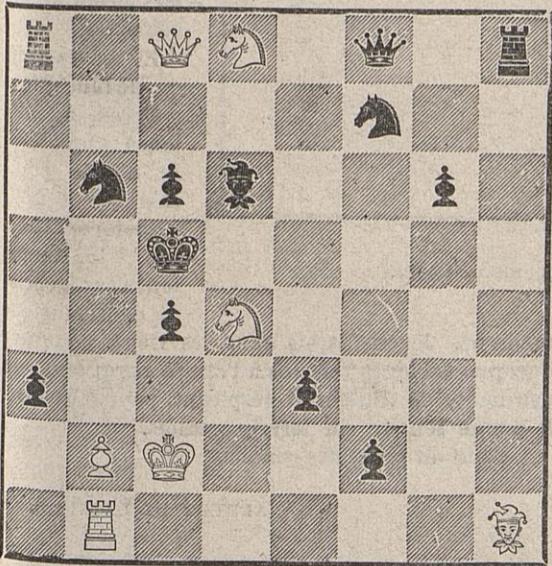
Le programme actuel est peu varié. Toujours une pièce ou deux des *Châtiments*, alternant avec la *Mar cillaie* ou le duo de la *Miette de Port'ci*, une chansonnette de Berthelier, et un vaudeville final. Voilà le fond. Il m'a semblé que les récitations ou les lectures poétiques étaient ce qui satisfaisait le moins le public. Cela se conçoit jusqu'à un certain point. Le public ne vient pas au théâtre seulement pour réchauffer son enthousiasme patriotique; il y vient aussi pour se distraire, pour ressaisir quelques-unes des sensations de sa vie passée. Que voulez-vous? on ne se détache pas du jour au lendemain d'un plaisir accoutumé. Certainement il se montre fort respectueux envers les strophes sublimes qu'on lui sert; il ne sourcille pas une seule fois pendant les trente-cinq minutes que dure l'*Expiation*; son émotion est sincère aux accords de Rouget de l'Isle. Mais qu'apparaisse la joyeuse figure de Berthelier, et, ma foi, c'est bien autre chose! Le public ne se possède plus; il se tord en prêtant une oreille et un regard avides aux refrains et aux lazzi de son comique aimé. De même pour le vaudeville, que ce soit *Madame est couchée* ou *les Jurons de Cadillac*. On prête une attention extrême à ces petites fables; on acclame Geoffroy et Landrol, comme on ne les a jamais acclamés. « O frivolité! ton nom est Parisien! » s'écrierait Shakespeare.

La représentation de mardi, à la Porte-Saint-Martin, avait été organisée par les soins de M. Bonvalet, le nouveau maire du troisième arrondissement. Admirez la chance de ce théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui rencontre son maire parmi ses plus sympathiques habitués! M. Bonvalet n'est autre, en effet, que cet ancien restaurateur émérite dont le nom est étroitement lié à l'histoire du boulevard du Temple. Bonvalet! Tout un monde de souvenirs! les dîners hâtifs avant le spectacle, les soupers prolongés après le spectacle! les banquets artistiques! — Ceux qui le connaissent depuis long-

ÉCHECS

PROBLÈME N° 354

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 352.

- | | |
|--------------------------|---------------|
| 1. C 4 R, échec | 1. P pr. C |
| 2. D pr. C, échec | 2. R pr. D |
| 3. 5 T C | 3. ad libitum |
| 4. T 5 CD, échec et mat. | |

P. JOURNOUD.

JOURNAL OFFICIEL

DES

GARDES NATIONALES DE FRANCE

(Recueil mensuel)

10 francs par an

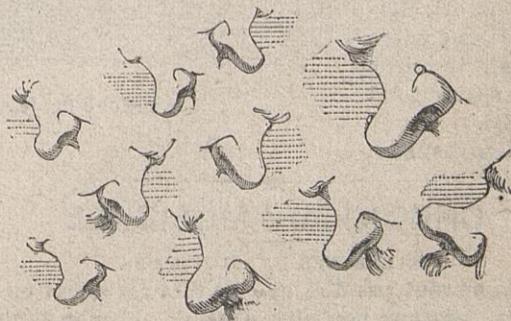
Administration : Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévisse, Paris.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La patience vient à bout de tout.

temps savaient qu'il y avait en lui plus qu'un restaurateur (bien qu'il ne faille pas dédaigner ce côté de sa renommée); il y avait un administrateur très-habile; il est en train de le prouver en ce moment. Depuis qu'il est maire, M. Bonvalet a voulu fonder une maison d'adoption pour les enfants pauvres de son arrondissement; et c'est pour venir en aide à cette fondation qu'il a pris l'initiative de la représentation de mardi dernier. La foule s'y est rendue avec empressement; la recette a dû être bonne. On a quêté pour les petits gavroches sans asile et sans pain.

Au théâtre du Château-d'Eau, au Châtelet, à l'Athénée, un peu partout enfin, représentations du même genre. C'est un des signes du temps. — L'Ambigu et le théâtre Beaumarchais y mettent plus de franchise; ils ont résolument inscrit sur leurs affiches : Réouverture. Le premier joue un drame intitulé : *Les Paysans lorrains*, mais ce titre n'est qu'une attrape. Une histoire d'adultère, sans grande nouveauté, forme la base de cette pièce, dont l'action pourrait être placée sans inconvénient chez les paysans bourguignons ou chez les paysans saintongeais. M. Dumaine y a rallié son public. — L'auteur des *Paysans lorrains* est un des deux ou trois fils de M. Beauvallet, l'associé de la Comédie-Française.

La Foi, l'Espérance et la Charité, qui défraye les soirées du théâtre Beaumarchais est un vieux drame de M. Rosier, moins démodé qu'on ne le croirait. Qu'est-ce que devient M. Rosier? Homme de talent, il mérite de n'être point oublié.

C. MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

SAYNETTES PATRIOTIQUES

On ne peut pas dire que les théâtres soient ouverts. Personne non plus n'oserait affirmer qu'ils soient fermés. La vérité est que les portes n'en sont ni ouvertes ni fermées — ce qui étonnerait bien Alfred de Musset — et qu'elles sont seulement entre-bâillées.

Je sais que les austères crient au scandale. Quoi!

disent-ils, s'amuser, tandis que la patrie est en danger!...

Mais, messieurs, il n'a jamais été prouvé qu'on s'amusât au théâtre, ni en temps normal, ni aujourd'hui. On s'y distrait tout au plus, et on ne s'y divertit réellement que dans des cas très-rare que la critique d'ailleurs se fait un devoir de relever.

Or, il est évident que se distraire c'est faire économie de ses forces en laissant reposer pour un

tement emprisonnés, et l'on verrait grandir encore cette indomptable patience qui est en eux depuis de si longues semaines de souffrance.

Ouvrez donc les théâtres; mais au lieu d'y chanter toutes les choses décousues qui forment ce que j'appellerai votre répertoire de campagne, créez des pièces nouvelles et qui soient empreintes de l'esprit du temps.

Le théâtre a sur la foule une action très-puissante, de telle sorte qu'on peut le faire tourner au profit

de nos grandes affaires patriotiques. Oui, le théâtre a une éloquence vive qui est bien à lui; il nous saisit du même coup par les yeux et les oreilles.

Nous ne demandons point qu'on improvise des opéras en cinq actes pour mettre en action notre victoire d'Orléans ou tout autre fait heureux qui pourra se produire d'ici à quelques jours. Mais ne saurait-on pas imaginer des saynettes assaisonnées de musique, où se raconterait d'une façon vivante ce qui se dit tous les jours dans la forme rabâcheuse des journaux et des discours de club? La partie est belle; point de censure, donc toute liberté de parler politique devant les quinquets.

Il y aurait à créer tout un genre de pièces brèves, pas plus compliquées que des croquis d'album, qui sentiraient bien un peu l'improvisation, mais dans lesquelles on trouverait toute sorte de traits enlevés et frappant juste : de véritables pièces de bivouac.

Et savez-vous quelle musique je mèlerais à cette prose guerrière? Je n'irais point chercher le midi à quatorze heures qui tourmente tant les algébristes de la musique

moderne. Je cueillerais dans les vieux bouquins quelques antiques refrains à l'allure narquoise, un peu hauts en couleur et respirant, pour tout dire, la bonne senteur du terroir gaulois.

Le tout au profit des canons.

ALBERT DE LASALLE.



L'histoire de 1870. — Héroïque Paris! je te réserve une belle page, (Dessin à la plume de Cham.)

temps les fibres trop tendues. A la guerre (et nous y sommes!) l'usage a toujours été d'occuper l'esprit du soldat, afin d'en chasser les sombres pensées qui pourraient s'y loger.

Vous vous souvenez qu'au siège de Sébastopol nos zouaves avaient monté un théâtre où ils jouaient les vaudevilles de la patrie absente. Eh bien, je ne vois pas comment ce qui est bon pour des assiégés ne le serait pas pour des assiégés. D'ailleurs, les Parisiens à qui vous rendriez quelques-unes des joies de leur vieux Paris se sentiraient moins étroit-